



**Pierres Érotiques**

# **PIERRES ÉROTIQUES**

LIVRE D'ART ÉROTIQUE

Pierre Marcel MONTMORY paroles

Sculptures de **Nizar Ali BADR**

Jabl Safoon / Syria Lattakia

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

**Pierre Marcel Montmory Éditeur**

ISBN 978-2-924985-30-4

# PIERRES ÉROTIQUES

de Nizar Ali BADR

*- sculpteur -*

*avec*

# FABIOLA LA COCHONNE

de Sabrina BARBÈS

*- auteure -*



## **Nizar Ali Badr**

*- sculpteur, né le 24 Janvier 1964 à Lattakia, en Syrie -*

*J'ai appris l'alphabet humain, de l'obscurité à la lumière de la vie.  
Les fondements des règles de la vie humaine sont construits sur l'amour et  
la justice.*

*Je publie en toute sincérité et honnêteté.*

*Mes compositions de pierres sont des formations de travail créatif.  
Je raconte l'histoire de l'amour et de la vie; je raconte la souffrance et  
l'oppression, je raconte l'histoire de l'injustice."*

*Je démantèle les pierres de l'alphabet Ougarit. Nous nous réveillons  
ensemble, dans un processus appelé omission facile.*

*Avec le début de la guerre mondiale contre la Syrie, l'éclatement de la  
nation, les créations ont abondé.*

*À mes débuts avec la sculpture, je suis tombé en amour avec de petites  
roches dans les ruisseaux et les bois flottés, travaillés par la nature, en  
forme de figures animales et humaines. J'observais.*

*Et peu à peu ma créativité personnelle est venue dans cette entreprise grâce  
à l'Univers.*

*Je suis un sculpteur instinctif pour enseigner les règles et les fondements de  
la sculpture à travers mes créations.*

*Ma modeste maison est devenue un véritable musée, ma devise dans cette  
vie que nous nous sommes éloignés de notre humanité et de nos valeurs et  
de nos mœurs: la propagation de l'amour et le retour à l'authenticité et à la  
tradition.*

*(La Bible (Isaïe 14:13-14) : « Je monterai au ciel, plus haut que les étoiles  
de l'Éternel, j'y mettrai mon trône. J'irai m'asseoir sur le Mont de  
l'Assemblée; sur les crêtes du Mont Safoon – de : Baal Safoon, dieu  
d'Ougarit. Je monterai au-dessus des hauteurs des nuées et je ferai comme  
le Très-Haut »).*

*De ce que je tire du Mont Safoon, sans maquillage, restera l'homme  
ascétique que j'aime. Je suis une sélection de mes ancêtres Ugarits. Et un  
témoin de la Syrie blessée. Nizar Ali Badr*



## Ouverture

*Je suis la première personne à lire mon livre, je cherche donc à me faire plaisir ; à me donner de la joie. On ne doit pas faire attention à ce que disent les gens, on pense par soi-même et franchement on sait bien qu'on a souvent le sexe aux lèvres. Mais l'on met parfois la main devant la bouche et l'on baisse les yeux en répétant des paroles qui nous sont étrangères, des opinions de gens qui n'aiment pas la vie.*

*Avec ma plume trempée dans l'encre rose je conte des histoires parfumées. Ces confessions sont vraies. Vraies, autant que les mensonges du quotidien qui, répétés des millions de fois, se sont convertis en vérités.*

*Autant dire que ce que j'écris c'est des mensonges. Oui, et qui bien arrangés donnent l'harmonie d'un vécu bien réel.*

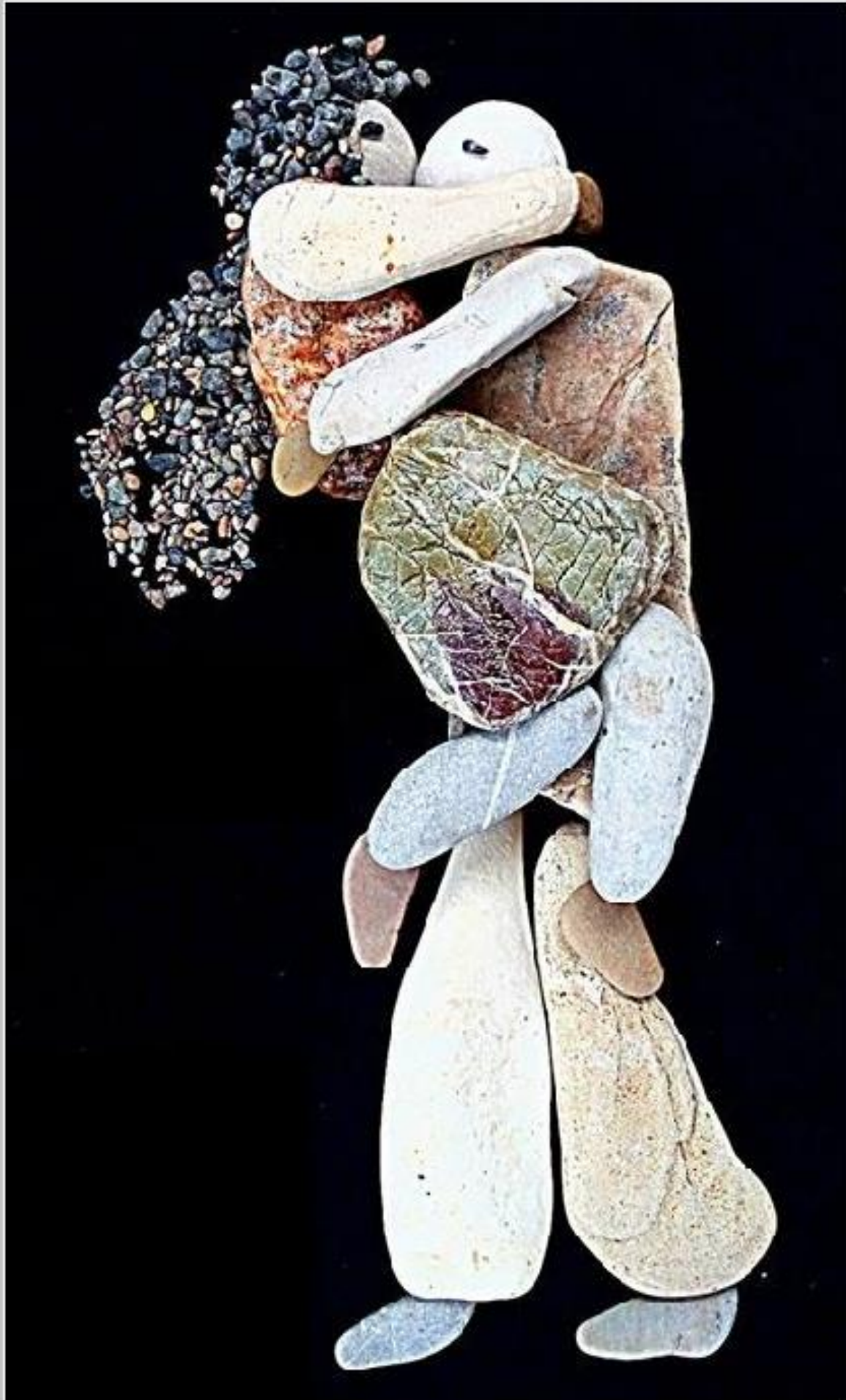
*Ce que j'ai vécu tu le devines même si tu as peu d'expérience. Et ton plaisir est le mien. Tu peux lire mon livre tranquille en le tenant d'une seule main.*

*Merci à Jihanne Bader pour ses compositions de pierres qui illustrent à merveille mes fantaisies.*

*Sabrina Barbès*









## FABIOLA LA COCHONNE

Je m'appelle Fabiola et le seul diplôme que je possède c'est la beauté de mon corps. Je prends la vie comme une aventure. Je me laisse aller entre les bras de mes amants.

Je ne regrette jamais rien. Je donne ce que j'ai à offrir. Ma chair nue et l'adresse d'une courtisane. Je sais paraître pour embellir les apparences. J'ai sauvé plus d'un amant.

Et maintenant, à quarante ans, beaucoup d'hommes ont passé. Le temps s'entasse comme des bourelets de peau usée par les caresses.

J'ai connu le printemps et l'été qui donne le sang vif à la jeunesse. Me voici à l'automne quand tombent les fruits mûrs. Mon corps est plein de grappes charnues et mes lèvres ont la pulpe sucrée.

Et puis ce doux repos du corps redevenu léger comme la plume de l'air.

Mon amant, mon bon Aaron est parti comme un orage d'été. Les mots qui me restent sont dits plus bas que le silence.

Je m'éveille dans un cri. Ma porte ouverte sur la fin de saison. L'ombre de mes amants n'est qu'un fil à l'horizon. Ma silhouette réjouie se dresse pour une nouvelle vie. Pour en jouir.

Je ne redoute pas de vieillir car j'ai appris qu'à chaque saison l'on doit jouir. Et jouir de tout son corps pour que l'âme emporte avec elle un parfum d'éternité.

Et je reviendrai sur la Terre pour réveiller doucement mes amants sous la lumière de la Lune. Au lever du Soleil, je repartirai à l'aventure dans les contrées célestes de Saint Amant et de Valentin.

Et mon amant, quand il m'a connue il me quitte. C'est la chanson de ma vie.

Et c'est pour oublier plus vite, pour n'avoir ni remord ni regret que je vagabonde d'un amant à l'autre. Je veux garder les bons souvenirs de jouir et de jouir encore et encore, à l'infini.

Après chaque utilisation de mon corps, mes amants me redéposent dans la vitrine pour attirer un autre inconnu qui, me prenant par la taille dira: vis encore.

Je cherche dans les yeux des passants une invite à partager quelques paroles qui ranimeront en moi le désir de jouir encore, en partageant les corps.

Les passants n'ont pas l'air de me voir et passent près de moi comme si je n'étais pas là. Mon apparence les indiffère ou bien alors ils sont fameux hypocrites et attendront la nuit pour être seuls avec les ombres.

Je flâne d'un bord à l'autre. Je croise quelques fois des hommes. Ils ont le sourire malin et me regardent en coin. Comme s'ils avaient peur que la lumière du jour ne dévoile leur vraie pensée.

Et le soir je me frotte à eux jusqu'à temps que l'un d'eux m'aborde. Comme une frégate un jour de beau temps je hisse haut mes voiles. Mes formes sont généreuses sous ma robe légère.

Et ce qui me trahit c'est ma gourmandise. Je n'attends pas d'être désirée, je suis tout désir. J'ai faim pour un homme bien sexué. Jeune ou vieux ils peuvent me combler autant.

Pourvu qu'ils me connaissent le temps de tirer un coup. Et ma gourmandise est satisfaite. Je ne cherche pas la quantité mais la qualité de la relation sexuelle.

C'est pourquoi je rôde ce soir en ville, en quête de l'homme. J'ai besoin de la puissance de son rut. Pour me sentir une vraie femelle.

Il me faut le vrai mâle, celui qui sait assouvir mon instinct. Celui qui me remplit d'aise et de foutre. Celui qui m'offre le liquide sacré à pleines gorgées.

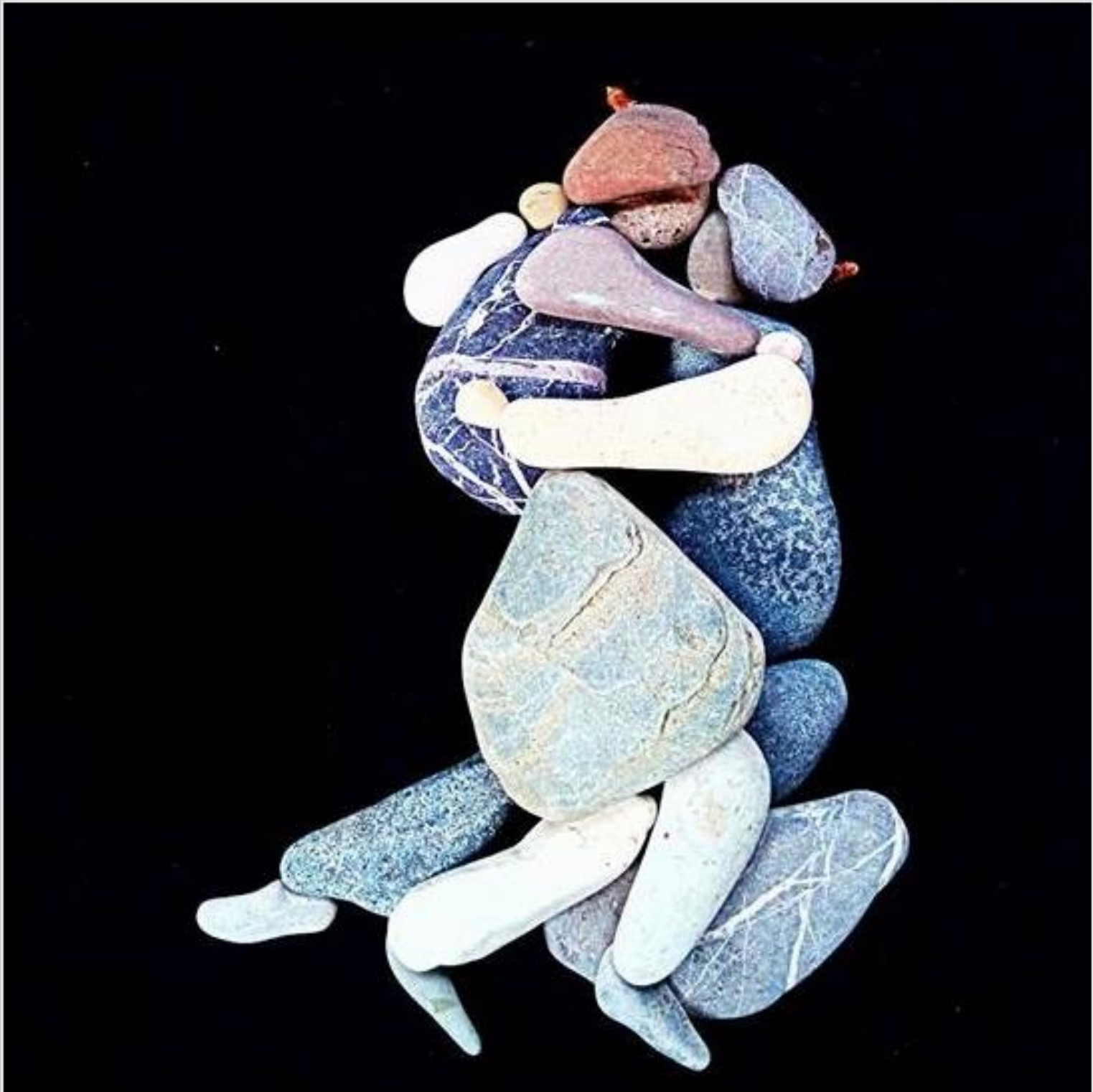
Je ne cherche pas, je trouve. Parce que je suis là au bon moment, au bon endroit. Je suis présence éternelle sur le chemin des jouisseurs.

On attend souvent le moment d'un départ ; l'instant d'un commencement. Et pour moi-même je dirai que je veux renaître chaque jour et me réaliser.

On veut toujours ce que l'on ne possède pas au lieu de vouloir simplement ce que l'on a déjà. Pour moi, mon corps et mes sens me suffisent.

Et pour passer le long temps de l'ennui je m'occupe d'être là où passent les demandeurs. Mon offrande est un asile chaleureux et instantané.

Des solitaires et des vagabonds. Je ne me souviens plus de leurs noms à tous puisque je les oublie aussitôt. À l'appel du large, je repars dans mes chasses éternelles.



Son visage creusé de jolies rides, brûlé par le soleil et les tempêtes. Ses cheveux noirs en touffe crépue n'ont pas encore d'ombres blanches.

Ce qui me remue le poil c'est sa gentillesse virile dans son corps habile. Ses mains tannées par le rude labeur sont pleines de douce chaleur.

Il me caresse les cuisses et j'écarte un peu, lui ouvrant légèrement mon corsage. Son regard plonge entre mes gros seins mûrs.

Si je te dis que Fabiola ça veut dire fabuleux.

Fabiola, ça vient peut-être du mot fable. Je suis une femme qui conte des histoires, des menteries pour faire plaisir.

Oui, je suis ta femme pour ici et maintenant. Et je m'agrippe à lui pour lui crier : je suis ta femme, pas vrai ?

Pour vrai Fabiola.

Au lever du jour je pars seule en le laissant ronfler tout son saoul. Mais je reste sur ce chemin de traverses où voyageurs et vagabonds sont une promesse pour qui veut se donner comme raison de vivre : les peines et les joies de l'aventure.

Je sais que cette fois l'homme jouira dès qu'il en aura envie, sans retenue. Alors je m'y prends toute seule pour réussir à jouir en même temps que lui.

C'est le genre d'aventure qui reste superficiel et qui peut donner un goût amer si on en a trop souvent. Les hommes ne sont pas capables ou bien ils jouissent tous seuls, pour eux-mêmes.

La jouissance égoïste laisse insatisfait et l'on finit frustré. Alors on baise mal, on souffre d'impuissance à ne pouvoir jamais donner quelque chose de soi-même aux autres.

La jouissance égoïste mène la guerre.

Je laisse de côté, et même je me tiens loin des simples consommateurs qui veulent jouer leur partie en solo. Je préfère les amateurs qui gardent le bon goût d'un duo vraiment érotique.

Si j'étais savante j'écrirais un livre d'art érotique pour les joyeux qui se donnent aux autres sans rien attendre en retour qu'une présence familière.

Amant et amante.

Chaque baise est une œuvre d'art, un dialogue entre l'artiste et sa muse.

Sur la porte de ma chambre il a cloué un petit tableau où il a écrit avec de jolies lettres.

*« Fabiola, je t'ai baisée jusqu'à plus soif. Tu as satisfait tous mes désirs, tu t'es pliée aux caprices de l'art. Et maintenant me voici pris au piège d'une nouvelle idylle qui m'emporte loin de ton corps ; loin de toi qui m'as initié et en même temps donné l'esprit érotique. Je peux t'oublier car je sais pour toujours comment jouir sans peur de me donner. Je te souhaite mille amants réconfortants ».* D.

Je sais que cela devait arriver comme l'aurait annoncé la prédiction d'une divine pécheresse. Comme si nos actes de pure libération devaient se terminer toujours dans la tragédie.

Mais cette fois je n'accepte pas mon destin. Je tombe alors dans une profonde songerie. Je ferme portes et fenêtres et tire les rideaux.

Je reste comme cela dans un état végétatif. Enfermée seule chez moi à ruminer je ne sais quoi puisque mes pensées s'assombrissent au moindre souvenir.

Je range ma maison et je lave mon corps. Mon esprit pourtant reste sombre et j'ai comme le dégoût d'aller à la rencontre du monde.

Je parle de ma vie sans retenue jusqu'à l'épuisement de tous les mots possibles.

Je suis bouleversée, dans un état dépressif.

J'ai la mine malade. Je traîne mon corps comme s'il était un boulet. Même ma voix devenue sombre et éraillée, comme si j'avais chialé longtemps.

Tu n'arrives pas cette fois à oublier le crétin qui t'a quittée comme une vulgaire chaussette. Occupes-toi de toi avant de tomber dans la vraie connerie.

Mais c'est mon poète, et je suis sa muse.

Tata, blablas, tu as l'air d'un fantôme.

Je tiens mes coudes sur la table, la tête entre mes mains. Je me sens soudain lasse, fatiguée. J'ai comme le poids du monde sur les épaules.

Une grosse larme coule de mon œil.

T'es bien mal en point. Y devait être terrible, ton dernier.

Le seul avec qui l'harmonie était presque parfaite.

Était presque. Voilà que tu commences à l'oublier et que ton appétit revient.

Je souris pour la première fois.

L'aventure me rajeunit. Je reste vive parce que j'excite ma curiosité. Je veux tout connaître avant de tout quitter.

Même si mon cœur veut rester, je dois partir.

Partir pour fuir l'habitude. Partir pour fuir la solitude.

Fuir l'ennui mais ne pas se fuir soi-même à l'appel de notre désir.

Le désir se renouvelle quand on a eu du plaisir. Et le plaisir est le plus grand quand on a désiré assez longtemps. Il ne sert à rien d'attendre que le plaisir disparaisse en restant passive.

Des promesses qui sont des chimères. Le désir n'attend pas. Il faut promettre en commençant par agir.

Me voilà, sur la route de mon désir, un matin de douce chaleur. Paris est un nom magique qui vous grise rien qu'à le prononcer. Paris est un mot de passe pour le plaisir et la volupté.

*« T'es belle comme une tarte aux pommes ».*

« Paris est le centre du monde où tous les aventuriers aiment s'arrêter. Pour un jour ou pour la vie, c'est le port d'attache rêvé pour ceux que rien n'attache mais qui désirent se lier et se délier. Je parle des relations entre les sexes qui se nouent et se dénouent au gré de notre fantaisie et de nos désirs insatiables. Chaque jour éclaire de nouvelles pistes pour les passionnés. Et pour les égarés il n'est pas meilleure façon pour se faire accoster par le désir qui flâne au hasard. Et quand vient la nuit les pistes se rejoignent en des ronds points où tournent les valseurs ».

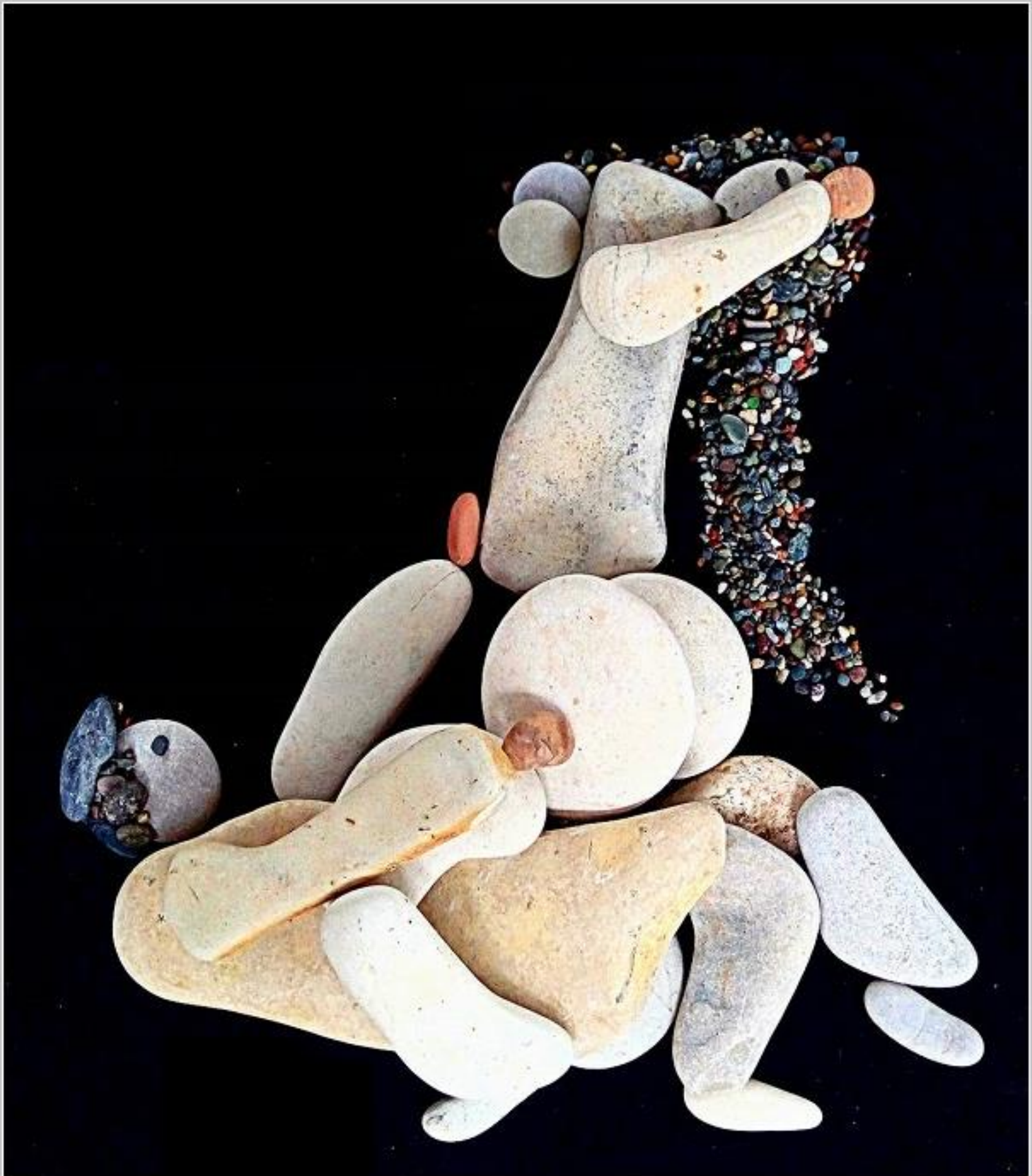
«Fabiola, je vais te faire visiter le Paris que j'adore. Tu découvriras ses charmes dans des coins inattendus. Partout où tu porteras ton regard tu pourras admirer ses beautés monumentales. Je te mènerai dans les caches de ses trésors ».

En route. Nous voici toutes les deux remontant la rue Lepic pour rejoindre le Sacré-Cœur. Nous visitons la basilique et admirons de son parvis le paysage de Paris.

Un paysage c'est un peu comme un visage. La face de Paris est rieuse et moqueuse. Quel prétendant osera dire qu'il est mal reçu dans ce port aux folles envies.

Chaque vue est un appel à se perdre dans les bras de cet amant éternel. Chaque pas est un plaisir infini à chercher ce qui nous perdra dans les bras doux et sucrés de nos amants.





Nous sommes perdus dans le rêve d'un seul désir. La rencontre inattendue de l'étranger qui deviendra vite un familier pour peu qu'on l'invite à partager plus qu'un simple regard furtif.

Mais comment retenir le désir qui passe. Sans compromis et face à face. Certainement pas toute seule dans un coin refermée sur soi-même, le visage sombre et l'amère grimace de celle qui vit sans feu dans le corps.

Quand passent nonchalants ceux qui forment la foule des égarés.

Moi, j'attends qu'un probable aventurier se présente. Je suis prête à partir au bras de n'importe qui pour jouir.

Vos yeux sont comme des brillants à mon doigt ».

Des brillants c'est des diamants.

Me voilà à parler comme une vraie fille de la ville.

Alors je prends la fuite comme une voleuse, laissant ma culotte comme souvenir plaisant. Petite culotte comme gage de l'éternel féminin.

Notre fidélité sans faiblesse nous permet de nous voir et de nous donner sans condition l'un à l'autre. Nous jouons toute la journée à partager les mille distractions du quotidien.

C'est bon puisque ça fait du bien.

Évidemment je parle chiffons et vous présente ma garde robes. Un vrai défilé de genres. Pour jouer différentes sortes de filles, de femmes. La panoplie parfaite, de la soubrette à la reine du bal.

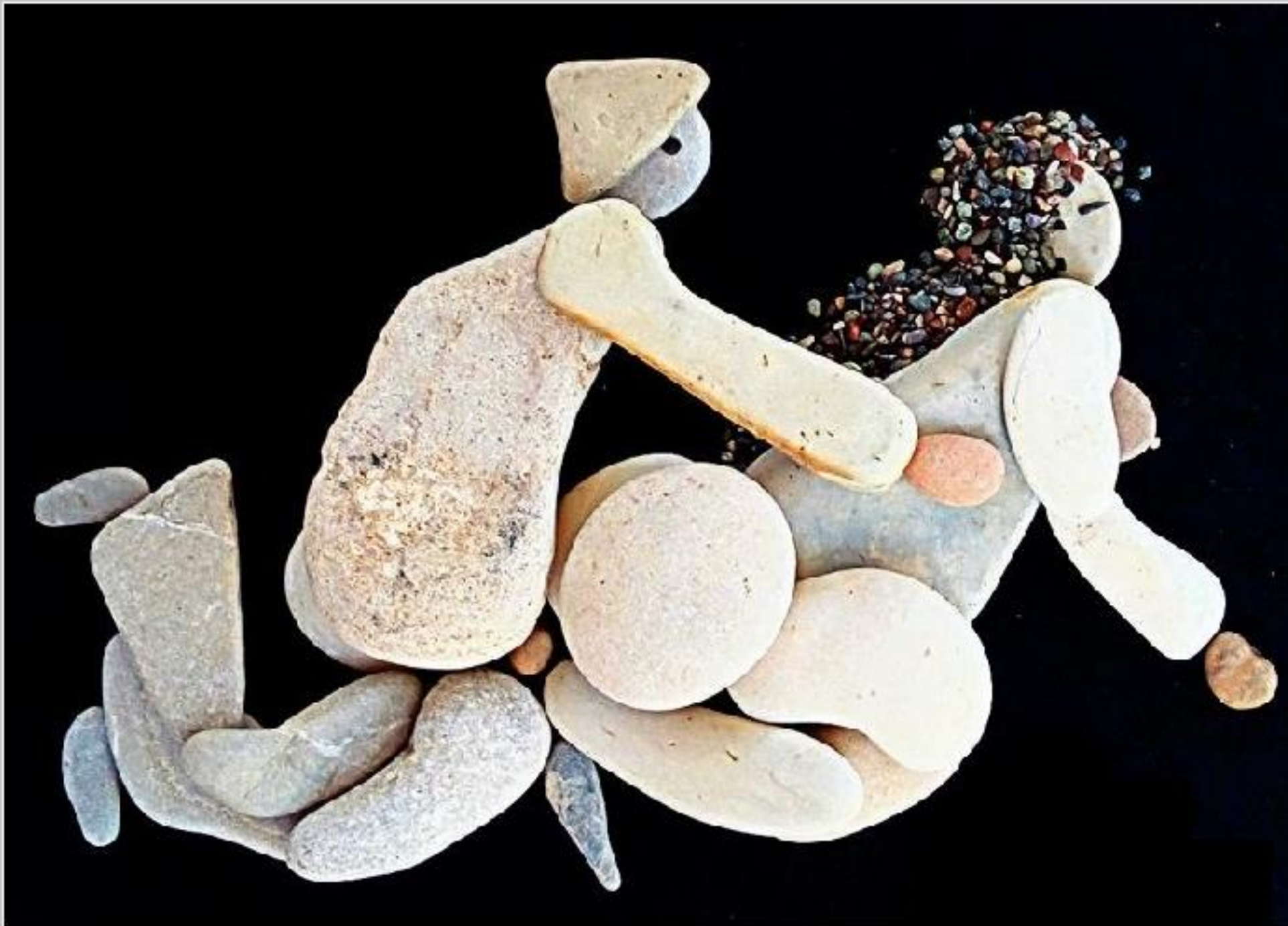
À quoi on joue ce soir ? À la femme délaissée avec sa robe triste et son corsage et son foulard chiffonnés ? Je joue plutôt l'aventurière avec un rien de fatal dans mon allure. Ça attire les matchos mais repousse les mâles -mal intentionnés, que je veux dire, tu sais bien Fabiola, qu'à Paris y a des mauvais garçons à tous les étages.

*Tes tétons sont des pommes d'amour avec un piquant. Ta gorge est profonde comme les ravins et ta peau si douce que c'est un danger d'y glisser. Ta bouche vermeille choque les sens. Le chignon de tes cheveux d'or percé d'aiguilles est un fort pour défendre ta candeur...*

J'éclate de rire. Je danse.

*Étoile blanche qui tourne et montre le mont de sa chair rose clair fendue d'une vulve imberbe et connesque.*

L'étoile me ravie et disparaît. Une vraie artiste.



J'entre de nouveau en scène en bottes et pantalon et corsage de cuir, des anneaux et des chaînes sur tout le corps, coiffée d'une casquette de police. Mes lèvres et mes yeux sont peints en noir. Mon visage fardé de blanc a des ombres tristes.

Je chante d'une voix rauque cassée la complainte des désaxés. Sur un disque rayé ma pauvre voix fait pitié, mais la lueur dans mes yeux bleus acier laisse un doute.

Tragédie ou comédie, tout cela sonne faux et j'éclate de rire. Je pisse de rire. Josette disparaît à nouveau.

Admire-moi. Et je m'admire en effet je parais, majestueuse et magnifique en reine de beauté. Je porte une grande robe arc en ciel brodée de fils d'or, un collier de diamants et des rubis aux poignets ; des souliers de bal en cuir de zèbre et enfin une couronne d'or pur enchâssée de rubis multicolores.

Regarde-moi. Regarde-moi, nature, en fille de mon village, avec robe et jupon, brassières blanches et corsage brodé. Coiffe en dentelle, épingles dans les cheveux.

Je porte un petit manteau gris âne et un foulard rouge sur mes cheveux. Je tiens accroché à mon bras un petit panier en osier. Ma nostalgie soudaine me donne envie de pleurer ; je me souviens de mon village.

Mais c'est de la joie.

Regarde, comme je suis encore coquette.

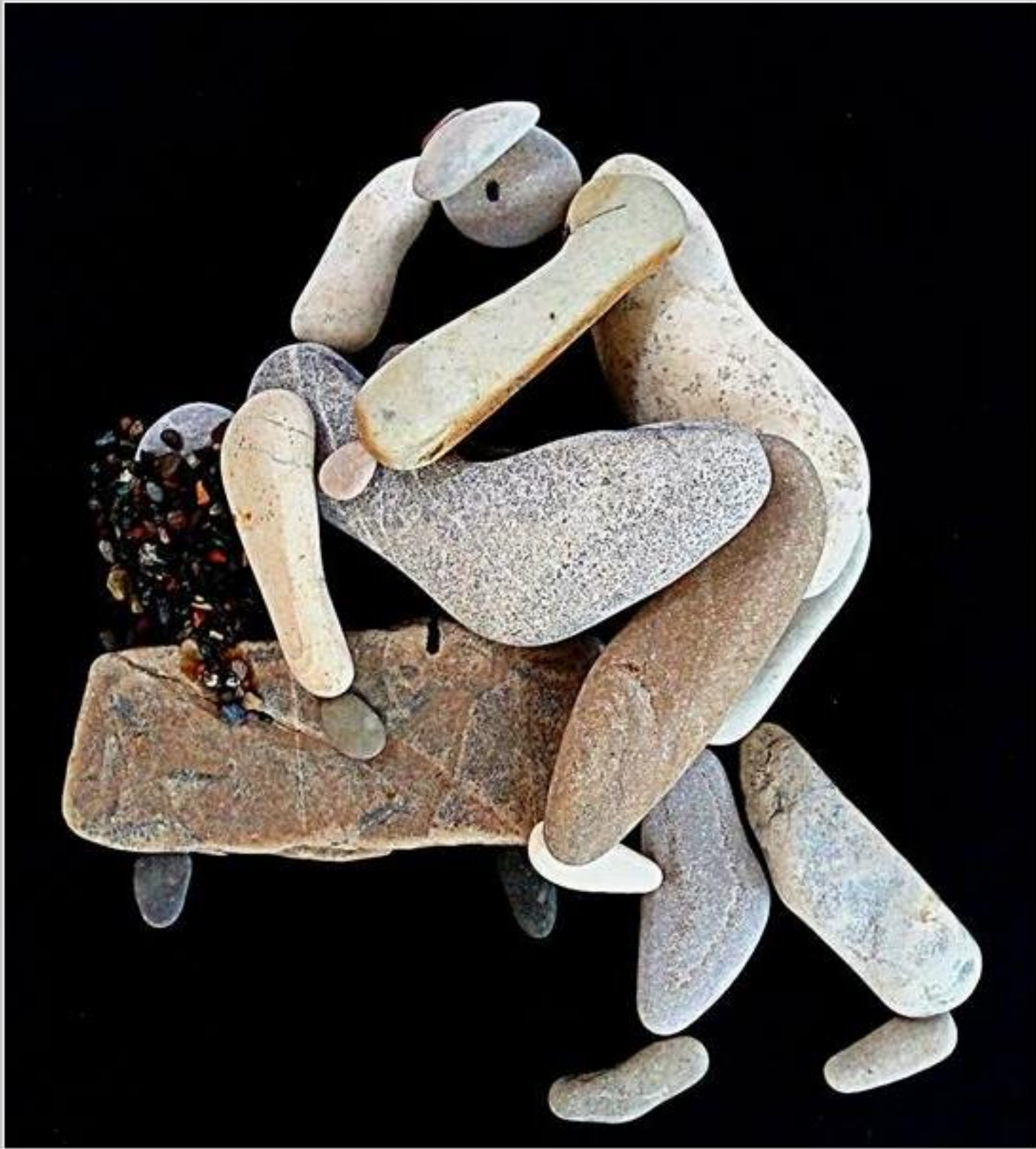
Je reste à Paris où je m'apprête à vivre les plus folles des aventures. « Fais bien attention à toi, et surtout amuses-toi tant que c'est le temps ; avant que tout dégringole ».

Le temps qui s'entasse en bourrelets de chair même chez les plus belles des amantes. Et suis fière et même un peu orgueilleuse de mes rondeurs encore fermes.

Mon visage a de jeunes rides gaies quand je ris avec mes yeux. Et ma bouche n'a pas de pli amer mais encore de jolies lèvres charnues qui sont une invite. Ma taille mince sur mes larges hanches fait tanguer le chaland.

Et si l'on me suit en marchant derrière moi, mon allure rajeunit les printemps passés. Le roulement de ma croupe provoque le désir.

*Je veux être désirée jusqu'à ma dernière heure où la mort elle-même sera séduite. Mes dons charnels ne seront pas inutiles. Avec la poussière de mon corps rendu à l'éternité, je voudrai que l'on pétrisse le visage d'une muse pour les amants de passage. Sur cette Terre qui nous berce de douces illusions, aussi éphémères que la gorgée de vin.*



Avant de me retourner dans le souvenir je veux vivre encore sans compter les années.

Et Paris éternelle m'offre le temps infini des instants frivoles. Et le jouir est un divertissement léger à l'heure grave des serments oubliés. Tout désir non consommé alourdit les heures où s'amincit le bonheur.

Et me voici amante infatigable à courir les lieux de rencontre. Je cherche mes amants égarés dans la ville libertine.

Place Blanche, je m'accôle au bar et commande un élixir. J'écoute une musique suave qui me brasse le sang. Le décor charmant couleur de rose est peint avec des nymphes qui font la pose. Et des Adonis en plâtre montrent leurs muscles en servant de colonnes à la boîte de nuit. Leurs membres bien fournis sont cachés sous une feuille de vigne. Quel est le Michel Ange qui a conçu ce temple de luxure ? Et, quelle eau de vie étanchera ma soif d'une brûlure apaisante ?

C'est à partir de cet instant que je me sens être séduite et que je veux à mon tour séduire.

Il me dévisage lentement. Ses yeux ont l'air de voir à travers ma personne. Je me concentre sur son visage. Il a une tête large et ronde coiffée de cheveux courts emmêlés de boucles. Un grand front, des grandes orbites aux sourcils épais.

*Et des yeux noirs comme une nuit profonde. Son nez est comme bec d'aigle. Sa bouche grande est bordée de lèvres généreuses. Son menton rude et carré commande. Il a l'allure d'un chef guerrier. Je veux être la muse de la guerre et chasser avec lui.*

Des vacances éternelles.

Les hommes exotiques et cela m'inspire des voyages parfumés.

Nous trinquons dans le silence complice des amants réunis.

Je recommande le vin comme dessert avant d'aller consommer la nuit avec un amant. Le vin est le sang des dieux. Les déesses s'en abreuvent pour confondre le cœur. Ainsi les amantes seront contentées et satisfaites jusqu'au moindre de leur désir. Car les dieux enivrés ont le zob endurci pour bien foutre les déesses.

Mais ne saoules pas ton amant car tu pourrais réveiller en lui des vilains penchants pour la violence si son zob bande mou. Un amant insatisfait est un homme frustré qui devient mauvais à force d'impuissance.

Le grand art érotique est une question de mesure. Il faut savoir doser les filtres pour que la magie sexuelle opère.

Nous ne buvons pas le fond de notre verre. Nous laissons sur la table nos soucis. Maintenant c'est l'heure d'aller au lit.

Je reste un moment comme absente mais sentant mon corps plein d'une immense jouissance, d'un heureux bienfait.

Je le caresse. Sa peau noire comme le bois d'ébène. Sculpté comme un dieu. Ses muscles dessinés par un artiste. Ses reins serrés d'une énergie féroce. Son derrière musclé et rebondi.

Son corps comme en marbre noir lisse. Je tourne autour. Il rit.

Je ris.

Nous jouissons jusqu'au petit matin.

Les rayons du soleil de midi nous réveillent. Nos corps se démêlent. Notre étreinte a pris fin.

Nous nous rinçons le corps avec de l'eau fraîche. Nous sortons dans le grand jour.

Amant et amante, dans Paris qui rit de bonne humeur.

Le vent nous porte légers comme la plume de l'air.

Comment vais-je combler le vide de toutes ces journées. Je ne vais pas rester là, à attendre. Ce n'est pas mon genre, je n'aurai pas la patience et d'ailleurs, pourquoi attendre puisque les occasions de combler mon ennui sont là, à portée de main ; à portée de mon sexe devrai-je dire.

Ce ne sont pas les amants qui manquent. Il faut se mettre disponible. Être relaxe et aimer se laisser prendre. L'esprit plutôt ouvert entre les cuisses. Se donner à voir, et savoir paraître.

Être une reine du mensonge et jouer dans la comédie des sexes. Prodiguer la saine consommation du rut. Boire le liquide sacré de la jouissance.

Pour rester jeune.

« *Je veux tout, Tout de suite, Et ici* » La chanson de Cœur de Pirate bat dans ma tête. Le tube de l'été à Paris c'est aussi le *hit* de mon répertoire personnel.

Je marche en fredonnant dans l'air chaud des quais de la Seine. La rivière déroule ses bras autour de l'Île où Notre Dame fait l'assiégée.

Je flâne sur le quai des bouquinistes. Je feuillette de vieilles revues d'art érotique. Il me vient l'appétit d'une chose originale que je ne fais qu'entrevoir. Une vague envie d'exotisme, un désir brûlant dans les reins.

Son visage est lumineux, ses yeux rient et sa bouche malicieuse me donne des frissons. Ses mains calmes posées sur ses genoux, il me regarde par en dessous. Puis il relève la tête en gardant ses yeux dans les miens. Il a l'air de m'évaluer comme une marchandise mais mon sentiment se ravise lorsqu'il ouvre la bouche, il me fait une œillade, et dit, d'une voix théâtrale :

Bienvenue à la belle étrangère ! Quelques rires joyeux fusent autour de moi.

- À la tienne ma belle !

C'est à cause de moi que cette journée ordinaire est une journée extraordinaire.

- Magnifique !

Mes grands yeux noirs comme l'ébène ; ma chevelure épaisse et blonde comme le blé mûr ; la pomme de mes joues rondes, succulente ; et mon cou gracieux où doivent se pendre les dieux.

Il me regarde dans les yeux, ses mains contenant les miennes :

- Comment vous appelez-vous ?

- Fabiola. Je lui souffle mon nom dans l'oreille comme une confidence, respirant son odeur de mâle. Mes lèvres se pincet.

Je me laisse embrasser. Je mélange ma salive sucrée à la sienne qui a le goût du vin.

Le bistrot bat son plein. Le garçon en a plein les bras. Je lui dis à l'oreille:

- Et si on allait ailleurs ?

- Viens chez moi.

Me tenant serrée à la taille, il hèle un taxi.

Nous plongeons dans la voiture.

On se trémousse, enlacés sur la banquette, les jambes emmêlées, les bras partout sur nos corps, soudés par nos baisers langoureux. Nos mains se promenant sur nos chairs brûlantes.

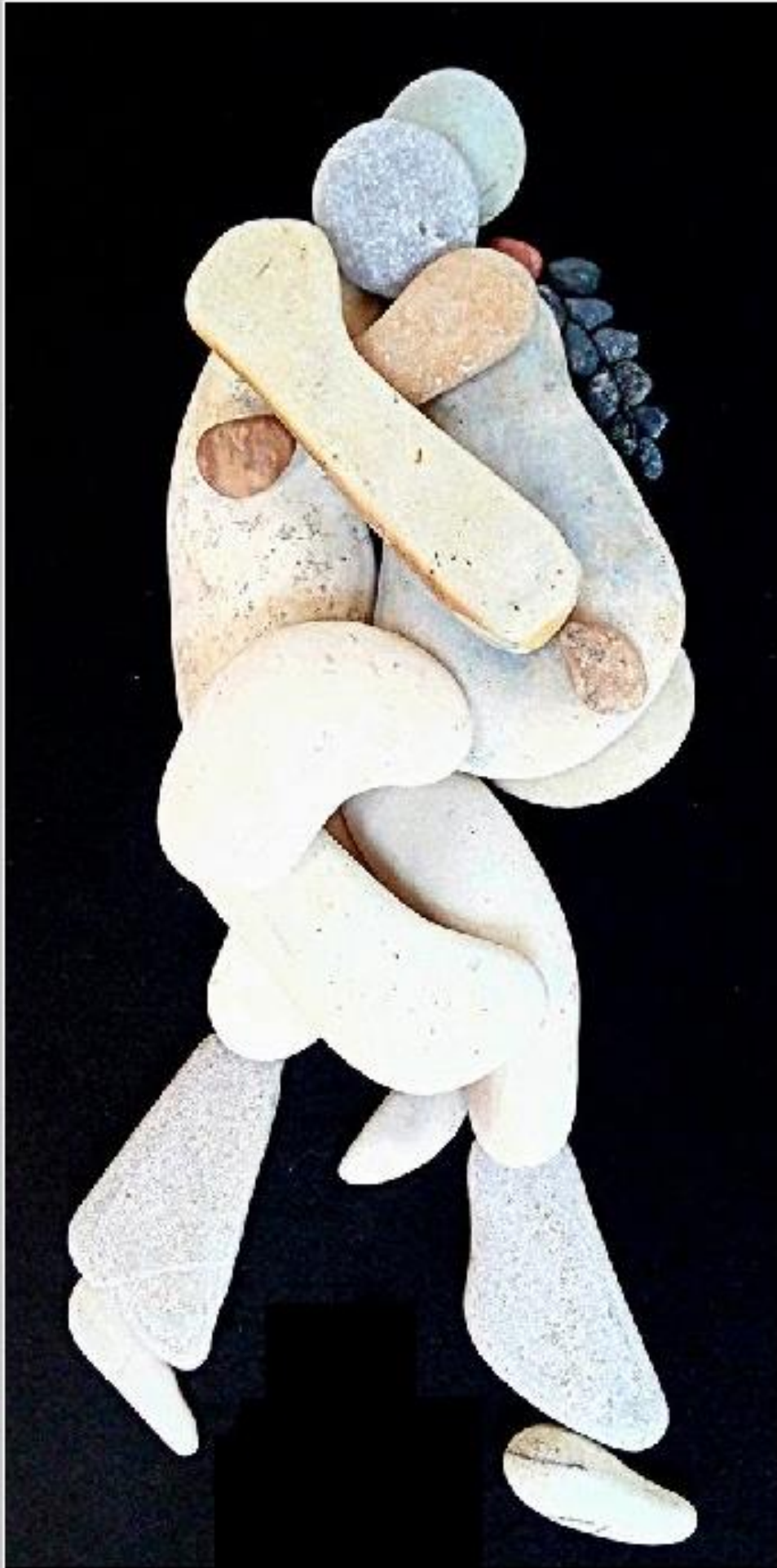
On arrive vite à destination. Il me fait un grand sourire plein de bien-entendus.

Il fourrage dans mon corsage tout en me déboutonnant.

Je me laisse entièrement faire. Je me livre à lui. Je laisse monter en moi la sensation d'être peu à peu conquise. Je veux être prise par ce mâle qui m'a séduite.

Ses mains se livrent à des excès de luxure. Chaque caresse, chaque frôlement est une brûlure. Il lèche ma peau et délivre mes seins. Il cueille mes chairs dans ses mains. Il glisse le long de mes flancs frémissants, il creuse la croupe de mes reins.





Il masse mes énormes nichons qui bandent leurs tétons pointus. Charlie me les suce comme des friandises. Il déchire ma chemise et dégrafe ma jupe. Ses mains chaudes balaient mes cuisses. Il remonte ses doigts vers ma fente.

Il arrache ma petite culotte d'été. Il pelote ma chatte grasse et humide. Je mouille dans ses mains agiles qui flattent mon entre-cuisse.

Il retarde l'explosion. Pour jouir à profusion. La course est plus longue et le jouir est meilleur.

- La belle étrangère !
- Ça c'est Paris !
- Fabiola, t'es une fille formidable. Murmure-t-il.
- Toi aussi, t'es bon.
- Tu parles comme une parigotte, Fabiola !
- Je parle comme je suis !

Une bouteille avec deux verres : du gros rouge qui tâche.

- À la tienne, ma reine.
- À la tienne, mon roi.

Et nous finissons la nuit en buvant le bon vin des amants réunis. La vigne et son vigneron sont comme la muse avec l'artiste. Ils ont tous quelque chose à donner de leur union.

Je m'enfuis aux premières lueurs de l'aube. Laisant mon homme endormi comme un Bacchus après l'orgie.

Je m'enfuis. Paris m'appelle. Le soleil éclaire mon chemin.

Rentrée à la maison, je m'endors toute chiffonnée comme après une nuit de cavale.

L'aventure me rajeunit. Je me sens toujours jeune et jolie. Grâce aux caresses de mes amants.

*La joie de vivre a des amants,  
Gare à l'eau vive, gare aux serments.*

Nous pouffons de rire  
Et nous croulons à nouveau de rire.  
Les parisiens sont généreux et accueillants.  
Je me fais belle pour la soirée.  
Ça sent l'orage.

Me voici femme bohème, muse et poète solitaire de la nuit parisienne. L'heure sonne au rendez-vous des galants. Le bal est commencé. Allons de ce pas léger de goélette conquérir le Moulin de la Galette.

Montmartre m'attend. Je suis maintenant une fille du village. Je vais à la fontaine de jouissance boire mon eau pour vivre. Comme le poète sur son bateau ivre.

Boulevard de Clichy je rentre dans un petit bar que j'ai repéré la nuit dernière. Son enseigne trace aux néons la lumière rose et blanche d'un dessin très suggestif.

L'artiste dit toujours que suggérer c'est créer. J'ai l'eau à la bouche et tire le rideau de velours rouge de la porte.

Dans la lumière tamisée quelques clients occupent des fauteuils et des coussins autour de petites tables basses. Surtout des couples.

Au bar, une femme boit dans son coin et deux hommes accompagnés d'une femme parlent fort avec le patron, un blondinet au teint pâle et aux lèvres rosées.

- C'est plus les chansons d'avant.

- Avant ? Avant ça va durer encore, les Brassens, Brel et compagnie, ils font autant d'argent qu'y a cinquante ans.

- Ça prouve que le bon goût est toujours là, et que ce qu'on nous passe dans les médias c'est du...

- Caca, capitaliste. De la propagande pour la consommation.

- Pour abrutir la masse avec leurs messages à la con.

- La pire des pollutions, tu sais c'est quoi la pire pollution ? Je vais te le dire: C'est la pollution mentale, c'est les cro-y-an-ces.

- Tu veux dire qu'on est malade à cause de notre imaginaire.

- Parfaitement docteur.

- Je ne suis pas docteur, je suis un artiste.

L'artiste en question est un grand gaillard aux cheveux longs noirs et au regard vert sous son chapeau en feutre comme le mien, mais de couleur noire avec de larges bords.

Il se tourne vers moi à mon entrée. Son regard ténébreux de grand fauve me fait baisser les yeux. Je me sens gourde, idiote.

- Allons, n'aie pas peur, comment t'appelles-tu ?

- Fabiola. Je murmure à peine.

- Fabiola, je te présente mes amis : Marcel qui souffle dans le boîtier à punaises, qui joue de l'accordéon si tu préfères, Fabiola, en français international ; et lui c'est Pierrot, mon régisseur et ange gardien.

- Ange gardien, tu parles. J'ai les clefs mais pas la fille et le magot qui vient avec.

- T'fâches pas Pierrot, tu vas effrayer Fabiola.

Le Serge se tourne vers moi un rictus taquin à la bouche, le geste provocant, comme pour me donner le temps de ma réplique qu'il attend le sourire aux lèvres.

- Je n'ai peur de rien.

L'inspiration est ma seule maîtresse. La femme est la muse quand elle m'appelle. Je dois nourrir ma pauvre imagination. Sans séduction, l'illusion ne fonctionne pas.

- Vas-y mon beau, réplique la pauvre d'une voix mielleuse, je te permets d'être infidèle, car tu ne mourras jamais. Chacune de tes conquêtes te donne son butin de plaisirs éphémères. J'attendrai mon tour et qui sait si un jour tu ne tomberas pas à mes pieds.

- Pourvu que tu me piétines!

- Hola, les amis, ça devient du Molière.

- Fabiola, quelle comédienne !

- C'est un chanteur de charme. Il n'a pas la jactance dans sa poche.

- Ils sont toujours ici avant d'entrer en scène. On est comme une annexe du théâtre.

Une deuxième maison pour les artistes.

- C'est quoi, leur première maison ?

- Oh, bien souvent c'est la rue.

- Ah, bon, tant que ça ?

- Tant que ça dure l'infortune.

- Et lui, le Bavard, il a du succès ?

- Surtout auprès des femmes.

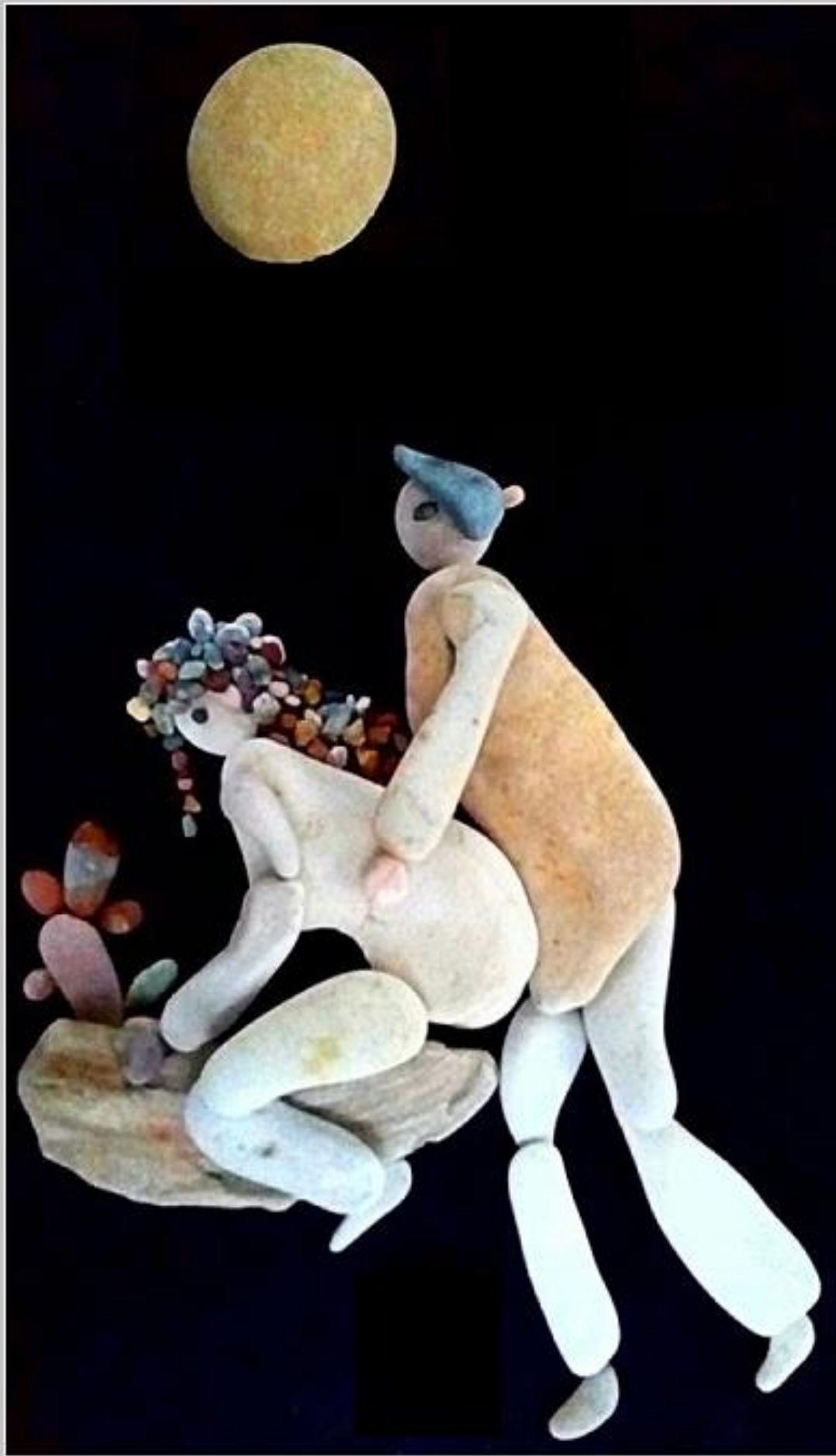
- Le succès est le meilleur des parfums.

- C'est vrai ce que vous dites Fabiola. Vous êtes intelligente.

Je me rapproche de mes amis avec mon verre à demi plein.

- J'aimerais vous écouter ce soir.

- Fabiola, dit le Beau chanteur, de sa voix de ténor en élargissant son bras pour me prendre sous son épaule.



- Fabiola, viens avec nous, nous boirons du piment fort et du vin doux.

- Ne sois pas trop saoul ou tu auras des trous de mémoire.

- Pierrot, tu ne sais pas encore reconnaître un homme saoul d'un homme qui fait semblant.

- Y a pas de bistrot sur la Lune. C'est peut-être là que je devrais rester.

- En route !

Il se maquille légèrement le visage. Un fin trait noir sous les yeux pour souligner son regard et un peu de rouge à lèvres carmin qui rehausse son teint pâle. Il enlève son grand manteau gris et paraît dans sa tenue d'artiste. Chemise rouge et pantalons de velours noirs.

Il prend sa guitare et égraine quelques notes.

Il me regarde et me tend son visage.

- Suis-je beau?

- Tu es très beau.

- N'oublie pas : il n'y en a qu'un et je suis celui-là.

Il se passe les doigts plusieurs fois dans sa chevelure noire brillante. Il porte un gros diamant cerclé d'or au doigt majeur de sa main gauche.

Il se marie avec toutes les femmes. C'est un tombeur. Mais tant pis. C'est le jeu qui veut ça. Je me suis habillée de fols atours alors me voici folle aventureuse. Il me caresse entre les cuisses d'une main furtive.

Attends tout à l'heure. Dit-il d'une voix mystérieuse.

- En scène !

- Y a du monde ?

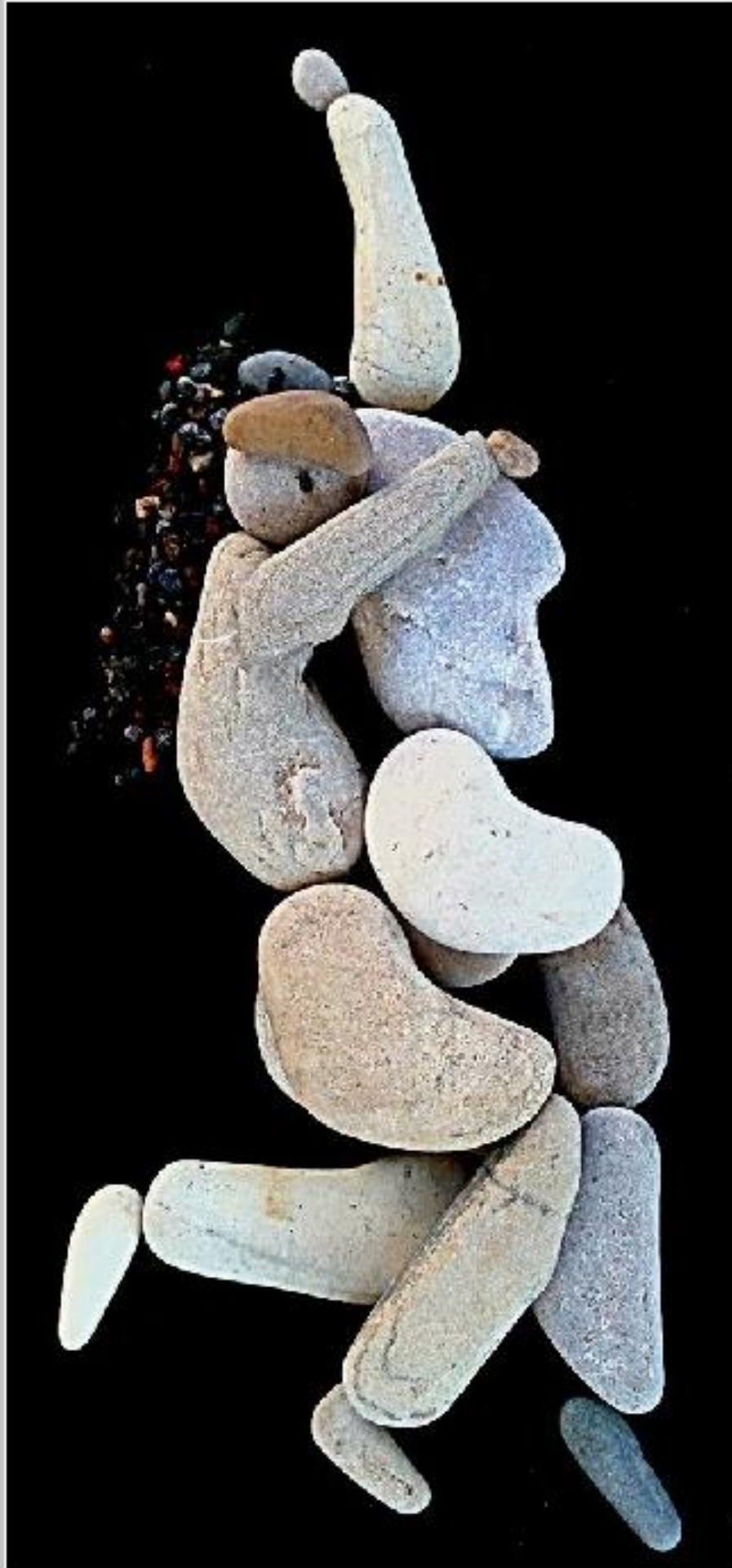
- C'est plein.

- C'est qu'il doit pleuvoir ce soir.

- Oui, maître, il pleut et le public est frileux. Mais l'orchestre chauffe la salle.

Il empoigne sa guitare puis il monte sur scène. Des applaudissements bien nourris. Il entame sa première ritournelle et j'imagine alors toutes les femmes dans la salle qui se pâment. Moi, je suis séduite par les riches accords de sa voix. Des paroles à l'eau de rose et un peu démodées.

Je l'attends.



- Où vas-tu, ma Fabiola ?

- Nulle part où tu seras, Don Juan. Je n'appartiens à personne.

- Mais je t'ai conquise.

- C'était un instant dans l'éternité ; tu m'as bien eue, magicien, bonimenteur. Oui, c'est ça, menteur.

Je lui claque la porte au nez. Et je m'enfuit.

C'est un mauvais souvenir que d'avoir joué avec ce charlatan de l'amour. C'est une bonne leçon qui m'a fait connaître tout ce qu'on peut attendre d'un Don Juan. D'un misogyne impuissant qui n'aime que les femmes soumises. Et si elles ne s'humilient pas devant lui, il ne peut plus bander.

Au théâtre, on jouit de drôle de façon. Rien n'est vrai, que le faux. Simuler l'orgasme est un manque d'amour propre. Les Don Juan ne s'aiment pas. Ils ne respectent que les femmes castratrices. Leurs mères, sans doute.

Je suis choquée. C'est vrai, mais je l'avais bien cherché en me déguisant en fille de petite vertu. Et j'ai mal où je pense. J'espère qu'il ne m'a pas déchirée, le poète !

Je rentre en taxi. J'ai envie de me cacher, je me sens affreusement laide. Je suis fatiguée d'avoir joué dans le vide. J'ai mal à l'âme de m'être donnée à ce bourreau des cœurs.

Quand le sexe va mal, on a mal dans toute la chair et nos pensées sont obscures et lointaines. Et quand le désir à pas lent s'infiltré sous notre peau, notre âme chauffe et bout. Alors, notre morale hypocrite réprime cet élan de vie en lui coupant le nerf.

Le désir perd la tête et se transforme en une simple envie d'éjaculer, de se vider la queue grossièrement en prenant la femme comme trou réceptacle de l'impuissance d'aimer.

Il y a des hommes durs qui font mal aux femmes.

Mais, amant et amante sont beaux comme un soleil couchant, dans l'horizon fuyant des oiseaux, jusqu'à l'aube qui se met nue dans l'eau du matin. Quand sonne la cloche de l'Angélus.

Amant et amante, un instant dans l'éternité ; une éternité dans l'infini.



La liberté est la première des maîtresses à laquelle on s'habitue tant, qu'on ne peut plus s'en passer jamais. Et le droit d'être une femme nous protège des abus de la liberté de nos oppresseurs. Notre devoir est de nous révolter contre les forces et la violence de tous les tyrans.

Je m'éveille tard dans l'après-midi. C'est jour de pluie et Paris est tout gris. Je veux visiter un autre quartier alors, pour la première fois, je prends le métro pour me rendre à Montparnasse, un autre quartier historique où ont vécu et vivent encore de nombreux artistes de toutes les origines.

La foule multicolore se mélange et se tasse dans les wagons. Nous sommes serrés les uns contre les autres. Je suis écrasée par les corps. Il fait très chaud et nous baignons dans l'air puant.

Je réussis à me glisser vers une place assise. À côté d'une fenêtre en face d'un beau jeune homme à l'air timide. Et le métro file dans le tunnel.

Le jeune homme qui baissait la tête la relève. Il me jette un regard furtif et me déshabille des yeux. Je lui souris et lui fait bien sentir que je suis disponible pour sa curiosité naturelle.

Je préfère les coups de foudre. C'est simple, direct et naturel. Le désir est de suite transformé en plaisir. C'est bon pour la santé.

Ce qui fait mal c'est de rester avec l'envie qui vous titille le bas du ventre. J'aime avoir de la chair fraîche à consommer. Ne pas m'endormir insatisfaite ou je fais des cauchemars et c'est le diable qui me joue des tours avec sa queue. Le lendemain je me retrouve emmêlée dans les draps, trempée de sueur, la gorge sèche d'avoir goûté le vide.

J'aime boire la coupe de mes amants. Jusqu'à satiété. J'ai horreur des illusions qui me frustrent. J'aime l'immédiat des pulsions sexuelles réciproques. L'échange des langues et la fusion des sexes.

J'apprécie la communication érotique dans le dialogue libéré du poids des mots. La légèreté de l'existence que nous donne l'orgasme.

Quand je suis trop seule et depuis trop longtemps, la saine masturbation me rend moins lourde. Je viens seule à mon secours et me délivre de l'envie du jour. Et enfin je m'endors satisfaite.

Toute nue sur le lit, les yeux fermés, je me laisse envahir par la sensation. Je me caresse en ne pensant à rien. Je me parle avec les mains. Je pelote ma vulve. J'écarte mes lèvres et avec un doigt je me triture le clitoris.

Je me branle le con avec un godemiché. Ô, *my God!* Mon dieu, entre les miches de mon cul. C'est bon! Je suis toute ouverte comme la boutique d'Éros. Les lutins me niquent en gros et en détail.

Je m'aime. Pour aimer les autres. Et je ne me sens plus seule. Je sais que je vais les rejoindre au moment de leur désir. Je suis sur le chemin des jouisseurs. Comme le diable de mes cauchemars, je les attrape par la queue.

Le désir est imprévisible et ne sait attendre. Il faut parfois user de patience et de ruse pour en parler la langue. C'est pourquoi on a inventé la drague. Ou l'art de faire la cour et l'art d'en consommer les fruits au jardin originel.

Nous nous cachons souvent pour jouir. Nous protégeons notre plaisir de vivre. Contre les puritains, religieux et moralistes fanatiques qui détestent la vie.

Montparnasse est un quartier libre sur la Terre. Nous sommes tous condamnés à vivre. Nous sommes sacrifiés en naissant. Alors profitons du seul paradis possible et laissons l'enfer aux imbéciles.

Montparnasse est érotique. Ici les Muses enfantent l'imaginaire. Ici l'art crée ses œuvres et satisfait les amateurs du bon goût.

Un livre d'images est ouvert sur la table.

- Je suis sûr que vous n'êtes pas d'ici.

- Je suis une muse pour ceux qui savent voir l'invisible. Je viens de ma Province natale pour être conquise par Paris.

- Et sa marche ?

- Personne ne peut embrasser Paris tout entier. Mais c'est une folie que je cultive comme une insensée.

- La vie n'a pas de sens.

- Il faut retenir les instants d'éternité que le hasard nous donne.

- Au gré de la fantaisie s'il se peut, et dans le respect sacré de notre naturelle anarchie.



Le silence étonné d'une aventurière accostant une île inconnue.

Il est petit et rond. Son crâne chauve rehausse la clarté de son visage sans malice. Ses yeux rieurs sont d'un bleu profond. Sa bouche sensuelle me donne un frisson à chaque mouvement de ses lèvres. Un nez droit autoritaire, un menton de commandeur. Ses joues rasées de près, légèrement rosées et son teint pâle de parisien, me donne l'envie soudain de lui caresser son visage intelligent. Mais ses mains larges et potelées m'impressionnent tant, que je me ravise et reste clouée. Bouche bée, je le fixe dans les yeux.

Il sourit et m'étourdit davantage.

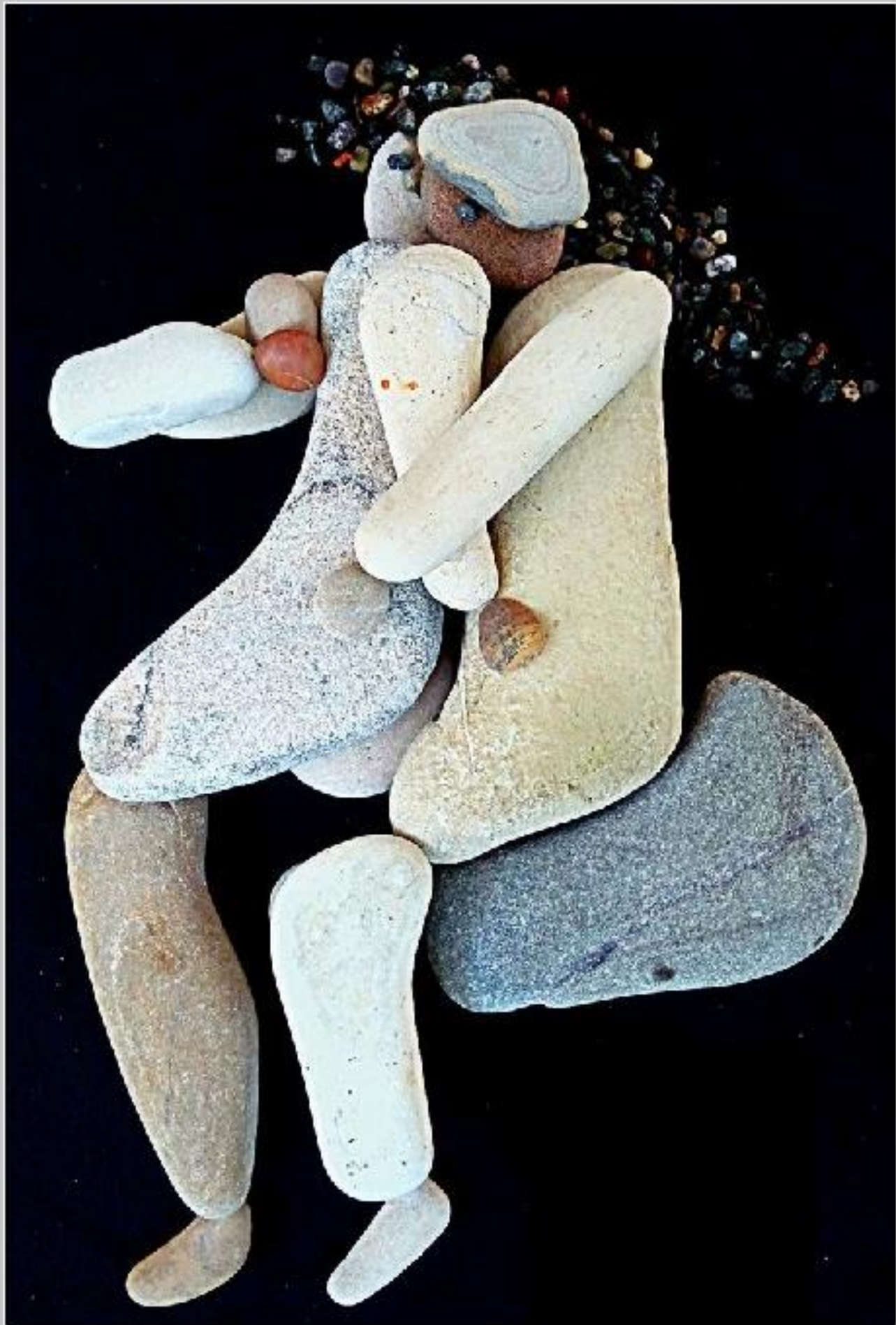
- Vous buvez quelque chose ?
- Un verre de vin rouge
- Garçon, deux ballons de Côtes.
- Deux Côtes !

Le cri de commande du garçon traverse le vacarme. Il tourne son livre ouvert devant moi. Des images de sculptures. Une représentation dans l'argile de toutes les positions possibles de corps nus. La copulation dans tous ses états.

- Ça vient des Indes. C'est très ancien. Remarquez les détails.
- C'est instructif. Une grammaire du sexe.
- Exactement. L'expression de la vie même. Tout ce qui nous est caché, est révélé comme un simple ébat collectif permanent.
- Heureusement, nous faisons l'amour plus souvent que la guerre.
- La guerre c'est la fin de tout... Le regard du peintre se pose au loin. Puis il revient vers moi et ses yeux rient dans les miens. Je me sens bien.

- Voulez-vous visiter mon atelier, Fabiola ?
- Je suis toute à vous.
- C'est beaucoup.
- Vous m'êtes familier, j'ai l'impression de déjà vous connaître.
- Me connaître ?
- Oui, j'imagine votre manière de peindre.
- C'est la mienne.

- Oui, bien sûr, mais, pour moi, peindre, c'est comme faire l'amour. Et votre peinture est ici, avec vous, avec votre sympathie. Votre seule présence est rassurante.



Il me prend le bras et nous filons par les petites rues. Montparnasse est un labyrinthe pour une étrangère. Il me guide et n'arrête pas de parler pendant tout le trajet. Il me parle de l'Inde, de masques Africains, avec des gestes larges et éloquents. Sa voix rauque déclame un feu d'artifice de mots qu'il sait choisir parmi les plus beaux. Je suis toute éveillée, pleine d'une joie profonde. Nous marchons vite sur les pavés de Paris, dans l'air léger et frivole du vent des rues.

- Nous sommes arrivés, c'est là, mon atelier et ma maison.

Le long d'une impasse, derrière une rangée de vitres encombrées de feuillage, se cache son atelier. À l'entrée, il me défait de mon manteau. Fabiola, je vais faire votre portrait.

Un pinceau à la main, il me dirige.

- Maintenant je vais vous imposer une position et il ne faudra plus en bouger.

Il s'approche, tourne ma chaise de biais.

- Croisez les jambes. La jambe droite sur celle de gauche, c'est ça, les mains croisées et posées à plat sur vos cuisses, tournez la tête et regardez vers la toile et au-delà. Redressez les épaules, étirez votre cou et souriez légèrement, non, pas de sourire joyeux mais mettez-y plutôt de l'ironie. Vos yeux rient tous seuls.

Il revient vers moi et prend dans ses mains le bouquet de ma longue chevelure blonde. Il peigne mes cheveux tous du même côté en les renversant sur mon épaule droite et dégage ainsi mon visage.

Comme chez le photographe, il dit : ne bougez plus, et il va se cacher derrière sa toile.

- Les jours de ciel gris sont les meilleurs pour faire du portrait parce que la lumière est plus étale et son grain plus épais.

Je ne dis rien. Je le laisse à lui-même. Je dois garder la pose en silence pour ne pas le déconcentrer.

Il peint avec ardeur. Je regarde au loin dans le vide au dessus de la toile. Je me fige. J'entends le bruit de son pinceau qui frotte la toile. Il me jette des regards rapides et s'absorbe dans son œuvre.

Le temps passe et je m'engourdis un peu à force de tenir la pose, je raidis mes muscles. Il crie :

- Ne bougez pas! Un modèle ne bouge pas. C'est moi qui ordonne le mouvement sur la toile avec mes pinceaux et la couleur. Je dois fixer l'instant dans le mouvement infini.

Je laisse parler le maître et m'applique à obéir à la règle. Ne pas bouger est fatigant, cela demande une grande concentration. Mais je suis contente de faire tous ces efforts pour mon homme.

Je ne le vois plus, il disparaît dans sa toile. Il semble m'avoir oubliée. Puis tout à coup il jette un œil sur moi en faisant dépasser sa tête du cadre.

- Vous bougez, Fabiola, non d'un chien gris, il n'y a que la lumière qui doit bouger.

Je rougis de me faire gronder et m'applique le mieux possible dans mon rôle.

- Encore un effort, Fabiola, nous avons presque fini.

Il dit cela comme si nous étions en train de réaliser l'œuvre à deux. Mais je pense que c'est plutôt pour m'encourager. Je tiens bon.

Il recule de devant sa toile, la regarde et revient dessus à coups de pinceau, il rajoute des touches de couleur. Il refait son manège plusieurs fois. Puis, comme satisfait, il pose sa palette et son pinceau.

- J'ai fini votre portrait. Vous pouvez venir voir. Il vient à moi, me prend par la main.

- Attendez que je vous dise de regarder. Il m'emmène à quelque distance de la toile avant de me retourner sur elle.

Me voici impressionnée par ma vision, comme si je voyais pour la première fois. Je suis émue par l'originalité de sa peinture. Mes yeux se promènent sur la toile dans l'éclat de sa lumière réinventée. J'entends le son harmonieux des accords de couleur dans chaque touche, du rythme dans chaque trait. Magnifique !

Je me reconnais lointaine car l'inspiration du créateur a créé un portrait dans lequel il y a multiples femmes en une seule. Sur un fond gris blanc, je sers de modèle à l'incarnation d'une muse. Une muse qui inspire la ruse du peintre pour transformer un modèle ordinaire de femme en une créature universelle.

Ma chevelure dorée comme le blé mûr retombe sur mes reins. Ma cambrure provoque les sens. Mes yeux agrandis multiplient mes regards. Mes joues pâles reflètent la lumière banale des jours. Mon nez petit respire les parfums suaves. Mes lèvres serrées retiennent un secret. Ma bouche, en un léger rictus, exprime l'ironie du monde.

Mon cou allongé se dresse sur ma poitrine. Mes rondeurs sont emballées dans un corsage léger et presque transparent comme pour attirer le désir. Mes doigts sont croisés sur mon ventre doux et maternel. Ma robe longue en tissu bigarré donne au bas de mon corps l'envie de danser.

Le peintre a posé un châle croché sur mes épaules et s'est inspiré de ses motifs géométriques pour démultiplier les formes. J'imagine des masques africains qui protègent ma candeur et mon ironie.

La palette est sensuelle. Elle provoque les sens et nous oblige à regarder pour sentir. Et si nous ne pouvons avoir aucune compassion pour le modèle, sa bouche suffit pour nous rappeler l'ironie. On est saisi par l'œuvre ou l'on reste indifférent. C'est une question de goût. On en a ou pas.

La première qualité d'un artiste, c'est le don de soi. C'est un privilège de donner mais c'est aussi un privilège de recevoir. Et le monde est souvent malade parce qu'il ne sait pas donner, pour donner.

Il a bien peu d'amis, l'arbre qui n'a pas de fruits à donner. Dit l'artiste.

Mais j'ajouterais que le monde a bien mauvais goût en général. C'est le goût officiel de la masse abrutie par la consommation des divertissements superficiels. La *fast culture* des gens et des artistes sans profondeur, fabrique des œuvres stupides.

Et l'artiste m'empêche d'avoir mauvais goût.

- Le travail est fini pour ce matin. Et si nous allions dîner quelque part ? Avez-vous faim, Fabiola ? Oh, oui, oui, cher Maître !

Je sors de ma rêverie, de ce portrait de moi peint pour tous. Et nous allons bras dessus bras dessous dîner dans un petit restaurant du quartier Montparnasse.

Il est un homme charmant plein de galanterie.

Le feu dans le corps, je m'appête à jouir. Je laisse faire l'artiste quand il a besoin sa muse.

Je reste plusieurs jours et nuits chez mon amant. Sa vraie voix qui récite un beau chant.

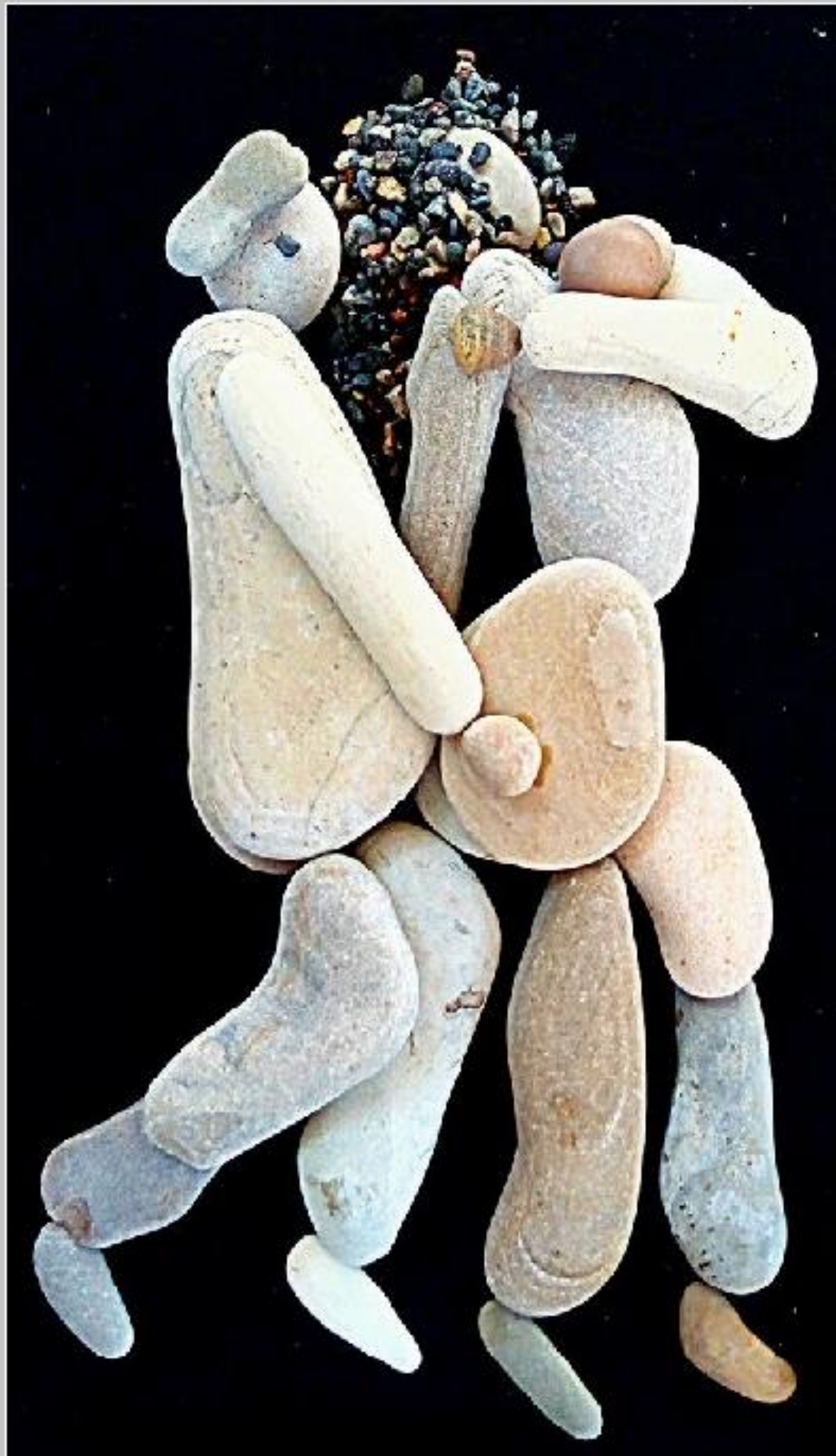
Le vent souffle dans l'accordéon, le musicien pianote une musette. Une mélodie française composée pour une affranchie.

Je me sens une femme libre. Je pose à nouveau devant lui. Il peint jusqu'à la tombée du jour. Prodigieux, il peint avec fougue. Le soir, je m'allonge nue dans le canapé.

Il est un volcan impétueux. S'il ne peint pas, il s'adonne aux plaisirs de la chair comme aux plaisirs de la chère. Il savoure chaque instant comme le plus important des mets.

Artiste au lit et à la table.





Sur son plaisir je culmine et prends mille fois le mien.

Des explosions d'énergie. Un échange de fluides. Au premier stade de la création. Pour que la révolution soit permanente. Que la Terre tourne en vingt quatre heures.

L'Apocalypse selon Saint Amant, la cuisine de Valentine, les chansons des désirs partagés.

Comme le cantique des Cantiques. Comme Tristan et Yseult. L'imaginaire du corps jouissant enfante la création d'une venue tragique. Un amant sacrifié dans les chaînes du désir.

Une amante pleine de son plaisir.

Le sexe a le temps pour lui quand il jouit. Nous voulons retenir le plaisir, mais il nous faut le renouveler pour ne pas perdre notre puissance créatrice.

Le plaisir est éphémère, il part comme il est venu. Dans notre pensée le souvenir d'avoir vécu reste mais les sensations s'effacent. C'est pour retrouver, renouveler des sensations que nous dirigeons notre pensée vers le désir.

Désir de voir la beauté même quand il ne fait pas beau tous les jours.

C'est le fait d'avoir vécu qui nous retient.

Mais, je pars. Il ne dit rien. Il se lève pour m'aider à mettre mon manteau.

Je t'accompagne. Il se tient un peu à mon bras dans le vent des rues. Paris est gris.

La brume efface les chagrins, mais la pluie monotone les ravive, comme une douleur.

Une cloche sonne. J'embrasse à pleine bouche mon amant. C'est du mauvais temps quand quelqu'un vous quitte.

Mon cœur voudrait rester mais je dois partir. Au revoir mon homme. Le taxi m'emporte. Les néons flottent dans le brouillard de la nuit.

Ni remord ni regret mais désir renouvelé, de vagabonder sur la Terre pour profiter du seul paradis possible.

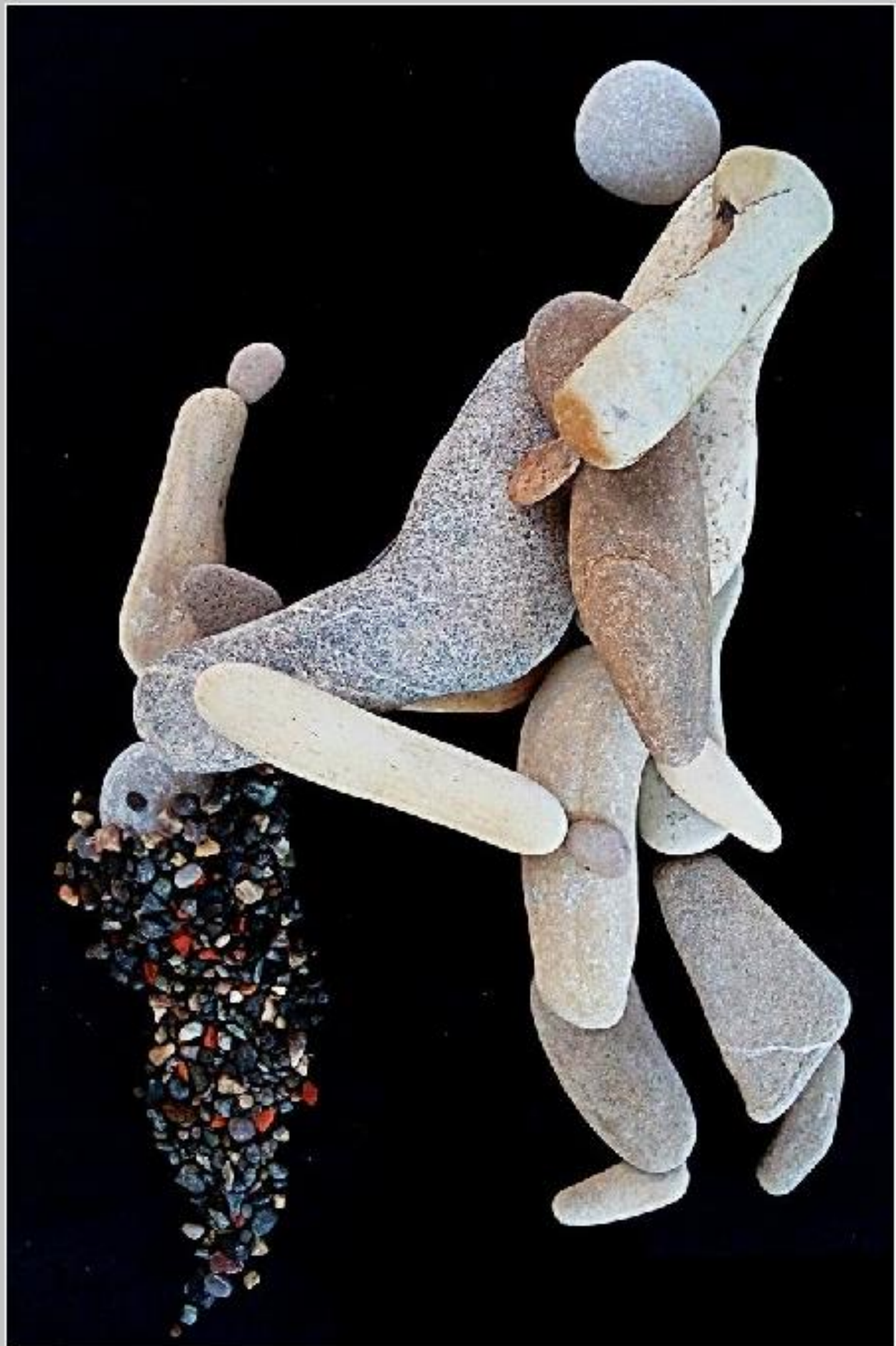
Je laisse l'enfer aux méchants, j'évite de les rencontrer, c'est tout. Et si c'est la fin du monde, c'est la fin de *leur* monde, car le mien est éternel.

Et je jouis libre.

Libre je jouis.

*Fabiola* me dis-je, si tu confiais tes autres secrets ?

Et c'est la farandole des amants qui commence.



Un orgasme c'est un feu d'artifice de plaisir et de douceurs. Un menu de voluptés toutes attendues des ébats sexuels. Une surprise de la rencontre. Un coup de foudre. Une renaissance.

Après une bonne baise, je reviens au monde. Je suis à nouveau une inconnue. Le temps aura fait de moi ce qu'il a pu.

Quand j'avais entre vingt et vingt cinq ans, je n'existais que dans le regard des autres. Je faisais tout ce que les garçons me disaient de faire. J'ai mis longtemps à découvrir que je n'étais qu'une pétasse.

Et je me retrouvais souvent avec une gang de gars qui me baisaient à la queue leu leu.

J'étais joliment foutue. Je faisais de l'ombre à Marilyn. J'avais un joli derrière bien rond, des reins cambrés, la taille serrée et une large poitrine avec ses deux mamelons joufflus et leur téton de rose.

Un long cou mince portait ma tête ronde de Lune. Ma bouche était celle de la Joconde. Une chevelure dorée comme les blés mûrs et des grands yeux bleus. J'étais une poupée modèle parfaite et genre sexy, tendance gourmande.

Je me masturbais. Ils m'auront souillée.

Mais je jouissais de tous ces mâles.

Et puis je me suis rangée dans le mariage. Ce qui m'a permis d'en étudier un de plus près. Mon mari, qui était un plus âgé que moi, m'a initiée à toute la cuisine conjugale.

Une sexualité au rythme monotone. C'est agréable comme un feu entretenu. Avec parfois, un feu d'artifice. Un soir de bal masqué où tout est permis.

Mais il n'y a pas d'aventure. De jour en jour, de chemin en chemin, je marche après la même chose. Je marche après moi. Je ne sais plus m'arrêter pour me fixer. Aucun homme ne m'a plus retenue.

Depuis longtemps j'erre sur cette Terre que j'aime assez pour y flâner avec mes amants.

Et je ne suis pas rassasiée.

Le sexe est mon évasion, ma drogue. Je suis accrochée au sexe. Dépendante de mon désir. Intoxiquée au plaisir.

Libre de jouir parce que ma curiosité est toujours en éveil.

S'il y a un mot qui me convient bien c'est le mot *confession*. Il y a dans ce mot, les mots *con* et *fesse*. Aller à *confesse*, c'est bien pour raconter des histoires de cul.

Bienvenue dans le conte de mes songes et mensonges de ma vie de vampe sexuelle. J'écris comme je peux pour me souvenir mais les images et les sons se mélangent pour créer un éclairage inattendu de mon plaisir. Je suis la femme, vulve chaude et humide ; l'amazone rude à la peau douce, je porte les seins d'une déesse.

Je suis Fabiola, et je visite le Paris de l'amour, la plus belle cité du monde. Je me laisse entraîner par les vents sur les flots de ses rues.

La foule des anonymes trouve le plaisir charmant. Si tous les goûts sont dans la nature, le plaisir est ici. Paris retient les égarés qui sont à la recherche du plaisir pour le plaisir.

La sexualité est un mystère. Cela vient de loin. C'est l'instinct qui nous met en marche. La sexualité est liée à notre animalité. C'est une énergie primitive qui nous pousse à agir pour survivre et bien sûr pour nous reproduire. Une énergie qui peut être bienfaitrice ou destructrice.

Mais revenons à mes amants et ne compliquons pas l'affaire. Je suis aussi utile au lit qu'à écrire mes histoires. Tout le monde ne sait pas lire mais côtoie la fesse communément.

Tête ronde de Lune, cou gracile pour accrocher l'or et les diamants, épaules rondes pour s'y assoupir, dos à la peau douce halée avec des perles d'eau de lait de rose, pour se moquer des robes ; des reins à voir nus comme symboles de force de vie dont la taille si fine fait penser à une guêpe.

Les hanches larges, généreuses, qui portent des grosses fesses bien fermes. Des cuisses épaisses pour accueillir les champions. Les genoux ronds des exquises. Des jambes d'un galbe très pur pour vous porter aux nues. Et des pieds si fins qu'ils vous mènent loin.

Alors je lui ai dit ce que je n'aurais pas dû :

- L'amour n'est pas fait pour durer. L'amour est un cadeau que l'on reçoit au présent. Tout ce que j'ai à t'offrir c'est maintenant. C'est à prendre ou à laisser.

- Sale garce !

Il me lança une gifle mais j'étais déjà partie.

J'ai eu plein d'amants et je crois avoir su les aimer.

Si quelqu'un pouvait voir, qu'y aurait-il à blâmer? Si le destin de quelqu'un est d'aimer, pourquoi refuser de croire qu'il y a été appelé.

Il y a le hasard du destin et il y a le désir de jouir qui se trouvent et se conjuguent tout de suite, là, à l'instant, comme un miracle présent et cadeau du ciel.

Lorsque tu me pénètres je suis entièrement disponible pour l'entière sensation. Lorsque je te prends je ne voudrais plus te rendre.

On ne peut pas jouir pour toujours. Chaque jour recommence son infinie romance. Les amants éternels vivent dans l'instant fragile d'éphémères retrouvailles.

Une horloge sonna une heure et un coucou confirma le mitan de la nuit.

- Fabiola, tes mains douces disent ta générosité, tes doigts le rude désir d'être désirée, tes ongles ton envie de durer... tes poignets la preuve d'une femme qui reste libre.

- La liberté, tu l'as conquise. Je suis sa courtisane.

Il s'arrête soudain et me colle dans le coin d'une porte cochère pour m'embrasser avec la fougue de la jeunesse. Apollon puissant de plus en plus longtemps, il resserre son étreinte. Ses mains fourragent sous mon corsage et ma jupe. Nous glissons par une porte étroite et nous nous retrouvons sous le porche d'une maison.

Henri alors me colle contre le mur de pierre. J'enlève ma culotte et rabaisse ma jupe.

Il dit : Faut faire durer le plaisir. Je lui souris et laisse tomber ma bouche sur la sienne.

Nous partons à rire. L'ascension du plaisir est douce et agréable. Je me laisse conduire par ce prince.

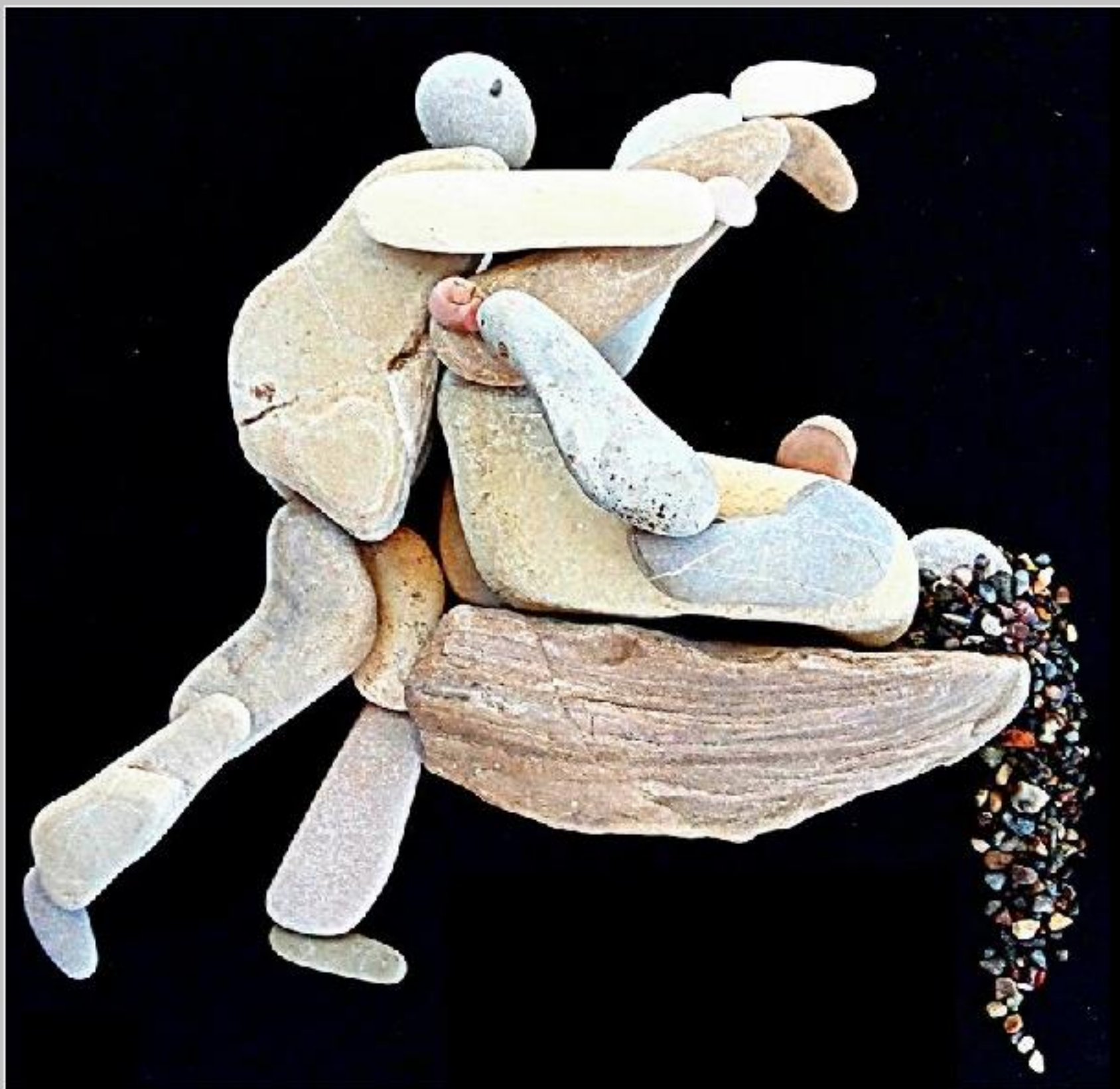
Je suis prête à l'accueillir. Je lui offre la rose de mon sexe ouvert en cadeau de bienvenue. Il se penche sur l'ombre de mes cuisses et, le visage caché par ma toison, il boit l'eau lustrée de ma vulve. Ses lèvres me pincent le clito. Je me mords la bouche.

Il me sourit. Jusqu'au fond, je désire être comblée.

Je le serre si fort.

Au bon moment. Le plus haut sommet. Avant la chute, puis le sommeil.

Apollon et Vénus s'endorment l'un dans l'autre et l'aube s'émerveille de les voir nus, l'amant et l'amante comme surpris par la lumière naissante. L'aube rajeunit leurs traits pour une autre journée, une autre nuit.



Tel un tsunami, l'orgasme nous a submergés. Nous flottons endormis sur les vagues du plaisir. Le jour nous découvre enlacés et nous réveille avec les bruits du quotidien.

Le réveil de l'île Saint Louis dans les bras de la Seine, au chevet de Paris endormie, sonne sa douce cloche dans le cœur des amants.

Nous ouvrons les yeux en même temps et nous nous regardons, nous nous reflétons, face à face, le visage paisible et gai. Nos yeux sourient dans la clarté du matin.

Nous resserrons nos liens et nos corps se caressent dans la douce chaleur. Nos bouches se collent. Nos sexes se cherchent puis s'accordent.

Le rythme joyeux et lent, puis rapide et frénétique du coït, enflamme la mélodie de nos caresses. Et l'orgasme survient en harmonie, dans le plaisir partagé.

- Bonjour Fabiola.

- Bonjour mon homme.

Le ciel est posé sur les toits, une grande tache bleue tachée de petits nuages blancs, soutenue par un champ gris.

- Quel jour sommes-nous ?

- Nous sommes tous les jours.

Et la Terre tourne. Avec ses amants dessus.

- Mon pays, mes amis, ma famille : mes vraies richesses sont dans mon cœur.

- Oh, voilà qui est bien dit.

Notre amourette a duré un été. Et, pour ne pas perdre la tête, je l'ai quitté. Je ne peux pas m'attacher. Je veux tout connaître et tout quitter. La curiosité est un vilain défaut, mais que voulez-vous : *Qu'il vous faut foutre bien renouveler ?*

La nouveauté excite le désir.

Et quand l'objet de notre désir recule, notre désir grandit encore. Et quand je suis l'objet du désir d'un autre, je peux être sous le charme ou simplement flattée ; il n'empêche que je sais faire attendre. J'essaie de me faire désirer plutôt que de faire pitié. La pitié provoque l'empathie tandis que le désir provoque la concupiscence.





Celui qui ne désire rien, est tout de suite servi. Moi, Fabiola, je veux tout, tout de suite. Je veux le monde entier !

Je descends les champs Elysée en entonnant la chanson qu'Henri Lamoureux a composée pour moi. Sa mélodie me trotte souvent dans la tête.

*Dans une ville dorée  
Je te chanterai  
Tous mes tourments  
De temps en temps*

*Je sauterai les ruisseaux  
Oh, que le ciel est beau*

Je tourne autour de l'Arc de Triomphe. Henri chante :

*Dans un grand lit carré  
Je t'emmènerai  
Faire l'amour  
La nuit, le jour*

Et le refrain moqueur de la goulante :

*Je sauterai les ruisseaux  
Oh, que le ciel est beau  
La, la, la*

Cela qui doit être chanté par une Marianne des Faubourgs, une soubrette de la comédie bourgeoise. Je l'ai entendue qui poussait sa chanson place de la République. Sa voix des rues prenait le cœur des passants.

Et mon livre qui ne peut pas finir. J'ai trop d'aventures dans le corps. Je voudrai tout raconter. En aurai-je le temps avant de refermer les yeux ? Le temps ?

Le temps, c'est moi, sa meilleure amie.

Et j'ai voulu quitter Paris en beauté. Comme on quitte un amant qu'on n'oubliera jamais. Un amant qui vous a conquise pour l'éternité.

Je ne voulais pas rentrer chez moi directement. Je voulais profiter du voyage entre Paris et mon village. Continuer la fête.

Un voyage sensuel au pays des Plaisirs. Tel était mon désir.



Plutôt que de prendre le train j'ai décidé de m'en retourner chez moi en auto-stop. Je m'habillais pour la circonstance. Un jean moulant bien mes fesses et ma pelote. Des bottes de cow-boy que j'avais échangées contre une faveur dans un bar américain à Paris. Une chemise et un chandail moulant ma grosse poitrine. Et un foulard de soie rouge pour retenir mes cheveux longs dorés.

Je pris comme bagages un passeport et ma carte bancaire. Puis je me suis rendue à une porte de Paris en direction du Sud. Là, j'ai attendu.

Je gonfle ma poitrine en croisant les jambes et m'étire en cabrant les reins, je relève mes cheveux.

Et je pointe le pouce en déhanchant ma croupe, les tétons bien en avant. Je joue la pétasse en manque d'aventures. La bouche peinte je peine pour le dur désir. Et mes efforts ne sont pas inutiles car dans la minute je suis embarquée.

Il me regarde, me croquant toute entière avec des yeux malicieux. Sa bouche pétille de plaisir quand il parle. Sa voix basse me prend au ventre. Il siffle.

- T'es Parisienne où Marseillaise ?

- Oh, que je lui réponds, avec l'accent de mon village qui chante un peu comme son accent marseillais : je suis d'un peu partout. Je navigue.

- Vous êtes dans la marine, me dit-il amusé.

- Une sirène pour des marins perdus.

- Vous voulez parler de ces hommes à la dérive derrière leur désir.

- Oui, des égarés qui cherchent la joie que provoque le plaisir partagé par des corps nus, qui se donnent dans l'anarchie naturelle, et se livrent au non sens de la vie.

- T'as été longtemps à l'école.

- Non, mais je pense.

- Moi, je ne pense pas.

- Pourquoi ?

- Ça fait trop mal... pis, à force de penser, on devient révolutionnaire.



- J'aime la vie avec ma peau douce. C'est ma façon de penser. Je n'ai ni regret, ni nostalgie. Quand au remord je l'ai une fois de plus écarté en accomplissant les vœux de mon désir.

Le feu que je ne peux jamais éteindre. Cet appétit jamais satisfait pour la vie qui tout à coup deviendra silence.

C'est peut-être une angoisse. Un fantôme terrifiant. Le sexe parle mais ne dit pas tout. Il ne dit pas le désir. C'est ce que je pense.

Je me suis éveillée en chantant.

*La joie de vivre a des amants*

*Gare à l'eau vive*

*Gare aux serments*

Les promesses sont bonnes jusqu'à l'aube.

J'arrange ma chevelure. Et je repeins ma bouche.

*Tout le village est là qui m'attend dans ma cour.*

*Ce bruit pour une fille qui ne fait que l'amour ?*

Je suis Fabiola, la fabuleuse cochonne. Tout le monde me connaît au village. Je suis une cochonne et, comme tout se mange dans le cochon, chacun a sa part dans la fable de mon existence.

Chaque villageois a sa version des faits. Les uns disent que je suis le diable, d'autres m'admirent comme une déesse. Que je sois seule à seule avec l'une de ces créatures, et, de joie, j'offre mon corps comme présent au salut amoureux.

Je m'offre à l'autre avec rien d'autre que ma peau sur le dos. Je me donne à connaître nue. Mais je ne suis pas démunie.

La peau douce, la chair tendre, les rondeurs bien dodues, je roule mes hanches autour de ton sexe. Je t'accueille joyeusement. Tu ris et tu jouis.

*Je t'attends, dévouée au temple d'amour. Je te suis offerte par mon pur désir.*

*Je t'accueille suivant ton plaisir et je goûte à ton foutre. Et je peins mon visage avec ta semence sacrée.*



Nos sexes explosent et ton éjaculation est généreuse. Tu me remplis. Nous jouissons très longtemps.

Puis vient le repos, l'abandon de nos corps au doux sommeil des amants.

Les amants ont le sommeil léger comme la plume de l'air.

*Le plaisir est un grand art. Il nous faut vivre pour ce nectar. Le miel du plaisir exige des amants travailleurs. Quand l'aiguillon du désir foudroie leurs chairs.*

La gourmandise fait tourner le monde.

Le plaisir, qu'il soit de la table ou du lit, est destiné aux amoureux de la vie. À ceux qui ont pour seul et unique désir : être heureux.

J'en redemande et puis il m'a fourré joyeusement en chantant :

*Marie-Madelaine  
Le con d'une reine  
Console ma peine  
Et le fion d'un Marion  
Soulage mon moignon*

Je verse une larme. Je ne suis pas capable de le suivre parce que je ne veux, ou je ne peux m'attacher à personne.

Mais, quand même, ça m'a pincé le cœur. Et puis, je chante : "Le temps efface sur le sable les pas des amants désunis". Je regrette longtemps l'amant foudroyant. Homme des bois magicien, qui vit sa joie au grand jour. Un dieu jouisseur. Un passeur de désirs.

Je suis une jouisseuse repentie lorsque je m'accroche au bras d'un seul. Ni dieu, ni maître ; je reste déesse et maîtresse de ma vie.





Comme une joaillière, j'enfile les perles de mes souvenirs. Un beau collier autour de ma tête comme la reine des amants. La cochonne de rêve. La celle qui n'a pas froid aux yeux.

Je suis une femme mûre avec tous les désirs de la jeunesse, auxquels s'ajoute l'expérience des plaisirs.

Et j'ai retrouvé mon amant. Et cette fois je suis restée. Et je reste encore avec mon artiste, pour mieux le connaître et donc mieux jouir de lui et que nous soyons comblés.

Mon amant m'a préparé une fête que jamais je n'oublierai. Après les plus fameux des mets et les plus fabuleuses potions, nous sommes allés dans la chambre à coucher. L'artiste l'avait toute décorée de fontaines jaillissantes et de ruisseaux d'eau sous des arbres nains. L'espace était encombré de tulles mauves, bleus et roses qui flottaient dans le vent de la fenêtre ouverte.

Des bougies éclairaient l'alcôve de notre lit doré qui sentait le miel. Les draps de coton blanc, le vent de mer, des oiseaux brodés, une ronde en deux arcs en ciel. Je me suis couchée, et j'ai attendu.

Muse pour que mon amant s'amuse, et soit inspiré. Le désir qui passe par le cœur. Et mon amant m'aime et m'admire. C'est moi qui veux être à ses pieds.

Il rit, je jouis encore.

Le temps est venu de quitter mon livre.

Si les souvenirs sont attachants, si les souvenirs sont réconfortants, je préfère vivre au présent.

J'espère seulement être digne de recevoir les cadeaux de mon amant.

*FABIOLA*



*Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.*

*Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.*

*À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propre et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.*

*La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.*

*Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.*

*Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons colorés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur, avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.*

*Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.*

*Le client morose renâcle en grimpant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.*

*Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chaland pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.*

*La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.*

*Dans le miroir son visage s'est ranimé et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.*

*Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux.*

# **LA PUTAIN DE DIEU**

*composition de mots*

*ou*

# **INDULGENCE**

*par*

Eugène Étic

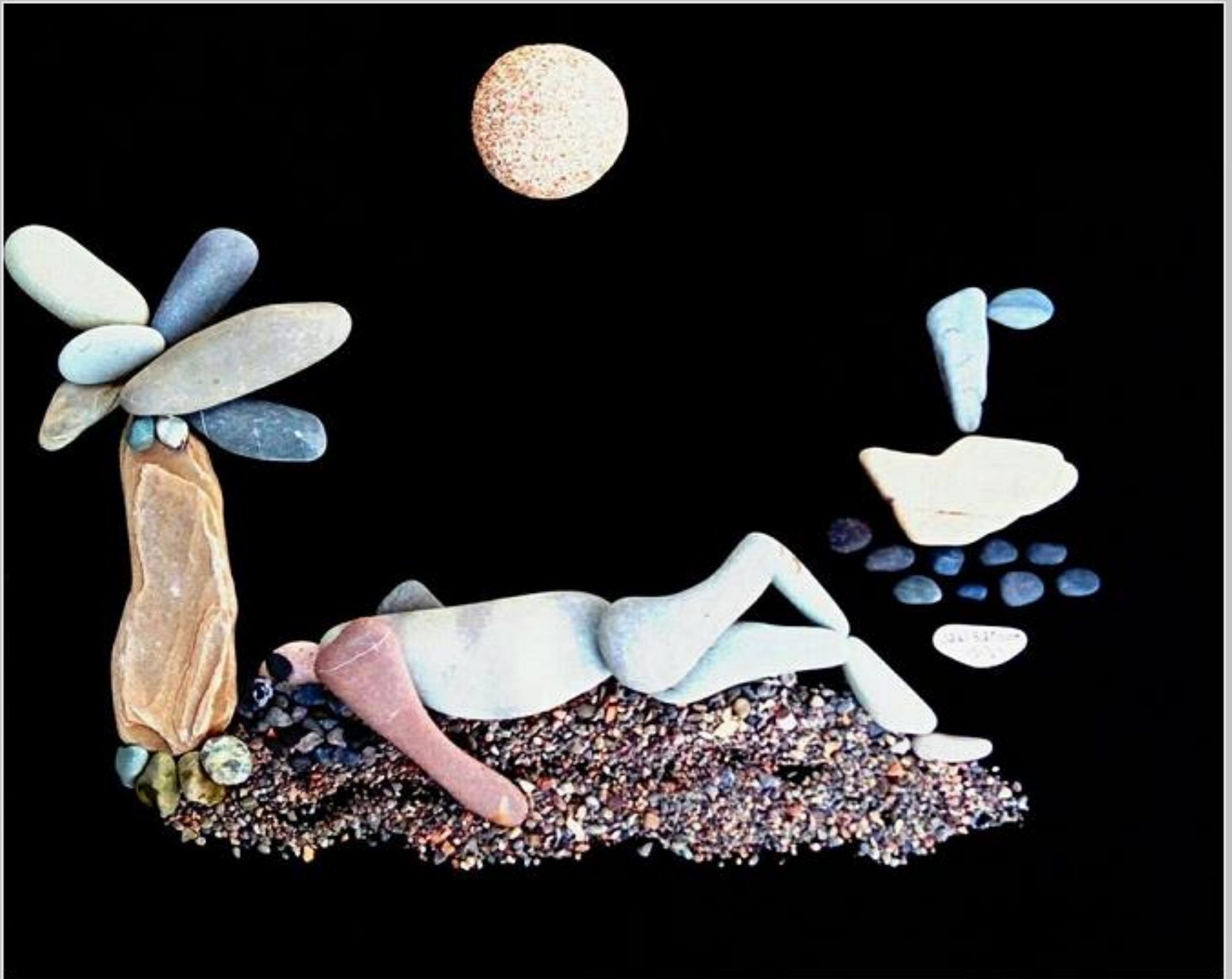
édition de la Miséricorde















حديقة نزار.

Le jardin de Nizar





compositions de pierres du mont Sefoun en Syrie

Nizar Ali Badr sculpteur dit Jabal Sefoun 2018

[www.pentafoto.com](http://www.pentafoto.com)